

*J'ai pu me tromper sur des circonstances, ou des faits, ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir.* (Robert Brasillach à son procès)

LIBRERIA  EUROPA

TIENE EL PLACER DE INVITARLE EL PRÓXIMO  
 SÁBADO DÍA 28 DE JUNIO DE 2014  
 A LAS 18,30 HORAS A LA CONFERENCIA:

**ROBERT BRASILLACH,  
 UN AUTOR MALDITO**

Hugo Esteva



en la Cataluña francesa (1909), fue injustamente fusilado en 1945 por "delito de opinión" tras un juicio que duró apenas una mañana. A pesar de la petición firmada por la mayor parte de los intelectuales de su tiempo, el entonces triunfante primer ministro, General Charles de Gaulle —posiblemente engañado—, le negó la amnistía por considerarlo "colaboracionista", a pesar de haberse alistado como oficial y sido prisionero de los alemanes durante la II Guerra Mundial. Brasillach, brillante escritor, crítico literario y político, e historiador, había cometido el imperdonable pecado de ser un espíritu libre ante la cultura materialista, hija de la Revolución Francesa. A casi setenta años de la injusta muerte de Brasillach, el hecho de que sea esta la primera traducción al castellano de "Los siete colores" es un testimonio indestructible de cómo la tolerante "cultura" llamada democrática sabe ocultar a sus mejores críticos, a los verdaderos hombres libres. "Siempre se cree, le decía, que los revolucionarios asesinan movidos por grandes principios, por grandes odios, por grandes envidias. Que asesinan a los aristócratas, a los banqueros, a los opresores. Para nada: asesinan a sus vecinos..." (RELATO)

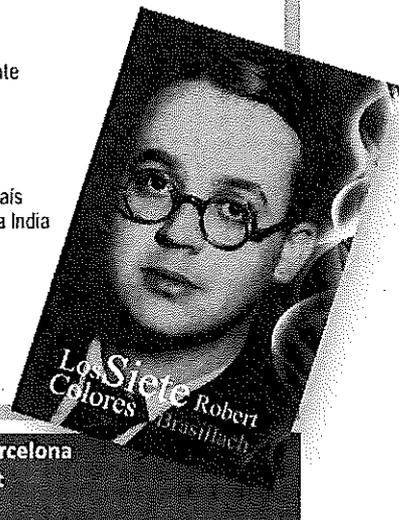
Pero también aprendo a conocer a Alemania, lo que no será probablemente inútil en el futuro porque su eterna naturaleza se nos opondrá...

No sé qué era la Alemania previa (al Nacional-socialismo). Hoy es un gran país extraño, más lejano de nosotros que la India o la China... (DIARIO)

A punto de cumplirse 70 años del injusto fusilamiento de Robert Brasillach (6 de febrero de 1945), su originalísima novela "Los siete colores" acaba de ser traducida al castellano. Escrita en siete formas exactamente ensambladas para contar una profunda historia de amor que se enmarca, por un lado, con la tragedia clásica y, por otra, con la compleja Europa de los nacionalismos entre las dos Guerras Mundiales. Nacido en Perpignan,

5€

LIBROS LIBERADOS:  
 El ponente firmará  
 ejemplares de la obra.



**Association des Amis  
de Robert Brasillach (ARB)**  
Case postale 3763, CH-1211 Genève 3  
brasillach@europae.ch  
[www.brasillach.ch](http://www.brasillach.ch)  
<http://arb6245.over-blog.net>

**Conseil de direction :**  
Philippe Junod, président, Genève  
Daniel Todeschini, trésorier, Genève  
Peter Tame, vice-président, Belfast  
Conseillers : Anne-Marie Bouyer,  
Cécile Dugas, Anne Brassié,  
Bruno Bardèche, Philippe d'Hugues,  
Manuel Heu

**Cotisations (à l'ordre des ARB) :**  
À doubler pour un exemplaire numéroté  
des *Cahiers* sur papier Vergé (préciser CN)  
**Suisse :** CHF 50.- Postfinance, CCP 12-  
94222-9 Genève.

**France :** 40 € Banque Coop,  
IBAN CH73 0844 0947 0753 1009 0  
BIC/Swift COOPCHBBXXX

**Belgique :** 40 € Banque ING,  
IBAN BE05 3101 6634 4275.

**Autres pays :** CHF 50.-, banque COOP,  
IBAN CH74 0844 0947 0752 9009 0  
BIC/Swift COOPCHBBXXX

## SOMMAIRE

- Pages 3-8 : Brasillach sur le net.
- Page 8 : Echo de presse ; Interview.
- Page 9 : Ceux qui nous ont quittés : Henri Roques
- Page 10 : In memoriam : Jean-Claude Valla
- Page 11 : Lecture : A Sigmaringen, ministres amers, *P. Assouline* ; *Les Amis de Pierre Sidos*
- Pages 12-17 : Document : *Le journal de la France*, 15 janvier 1973.
- Page 18 : Revue de presse : Bilger et Brasillach, *NRH* ; RB chez les bouquinistes
- Page 19 : Lecture : *Causeries du dimanche*, Ph. D'Hugues, *Réfléchir & Agir*
- Pages 21-31 : Séminaire : La Catalogne dans l'œuvre de R. Brasillach maurassien, *P. Tame*
- Page 31 : Notes de lecture : *Un oncle nommé Hergé*, G. Remi
- Page 32 : Echo de presse : Fifi le philosophe, *Charlie-hebdo*
- Pages 33-35 : Notes de lecture : *Degrelle & la presse rexiste* ; *Ledesma Ramos et la Phalange espagnole* ; *La vie culturelle dans la France occupée* ; *Les Français de la RSI*.
- Page 36 : Brasillach sur le net ; Presse : Altaïr fête ses 40 ans ; RB chez les bouquinistes.
- Page 37-38 : Etude : Marguerite Yourcenar était-elle de droite ?
- Page 39 : Traduction : *Los Siete Colores*.
- Page 40 : Brasillach aux enchères, *Présent*, 8 février 2014



A gauche : N. Fontanet ; à droite : Exem

La Bibliothèque de Genève propose jusqu'au 12 juillet 2014 une exposition consacrée à l'histoire du dépôt légal. Institué en 1539, à l'aube de la Réforme, et supprimé de 1907 à 1967, le dépôt légal a permis de constituer un fonds d'archives d'une valeur inestimable : livres, brochures, journaux, etc. Et ce sont les affiches des années 30 et 40, de notre talentueux Noël FONTANET qui sont ici mises à l'honneur. Peu de dessinateurs de cette époque ont évoqué

avec une telle puissance graphique et une telle maîtrise de la symbolique ce *Temps des passions* qui opposa si violemment gauche et droite sur les murs de notre cité et parfois dans la rue. La dénonciation du danger bolchévique, du capitalisme apatride, de l'étatisme bureaucratique ou encore la défense de la famille ou des souverainetés cantonales font partie des thèmes récurrents croqués par l'artiste. L'excellent dessinateur genevois EXEM, situé lui très à gauche de l'échiquier politique, et exposé aux côtés de notre ARB, a rendu un vibrant hommage à son maître, rappelant ce qu'il lui devait dans ses propres compositions où dominent les aplats et qui exploitent les codes graphiques de la ligne claire attribuée à Hergé. Une exposition et un hommage qui nous paraissent bien difficiles à imaginer chez nos voisins.

Nous avons pu récupérer quelques exemplaires du *Guide de visite* que nous tenons à disposition de nos membres.

PhJ

☞ 1000 citations de personnages illustres sur le judaïsme

A titre informatif, voici une page extrêmement complète de citations à propos des juifs ou plus exactement du judaïsme, tenus par d'illustres personnages à travers les âges connus, de l'époque romaine jusqu'à nos jours.

Chaque citation est accompagnée d'une restitution et description de son auteur. Parmi les personnages cités, on trouve le grand Mufti de Palestine, le Président Nasser, Saint Thomas d'Aquin, Ahmadinejad, Hussein Pacha, Marcion, Martin Luther, Descartes, Benoît de Spinoza, Malebranche, Bossuet, Fénelon, George Washington, Benjamin Franklin, Général Sherman, Mark Twain, Henri Ford, Charles A. Lindberg, James Forrestal, Louis Farrakhan, Cicéron, Horace, Juvénal, Pline l'Ancien, Tacite, Sénèque, Francis Bacon, Shakespeare, Sir Oswald Mosley, Douglas Reed, Rabelais, Madame de Sévigné, Montesquieu, Voltaire, Jean-Jacques Rousseau, Chateaubriand, Stendhal, Louis-Philippe, Honoré de Balzac, Alexandre Dumas, Eugène Delacroix, Joseph Proudhon, Auguste Blanqui, George Sand, Guy de Maupassant, Les frères Goncourt, Adolphe Thiers, Édouard Drumont, Jules Verne, André Gide, Lucien Rebatet, Jean Renoir, Jean Giraudoux, Pierre de Ronsard, Pierre Corneille, Jean Racine, Alphonse de Lamartine, Alfred de Vigny, Victor Hugo, Paul Verlaine, Napoléon Ier, Jean Jaurès, Charles De Gaulle, François Mitterrand, Raymond Barre, Bismarck, Guillaume II, Goethe, Richard Wagner, Leibniz, Emmanuel Kant, Arthur Schopenhauer, Nietzsche, Martin Heidegger, Karl Marx, Kafka... et bien d'autres encore...

**186. Robert Brasillach** ( 1909-1945), ancien élève de l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm à Paris, de famille catalane, grand écrivain, journaliste et résistant contre l'occupation juive de son pays, fusillé sur leur ordre, Cette exécution d'un esprit aussi brillant et courageux, après un procès bâclé en quelques heures eut lieu malgré les demandes de grâce présentées par Paul Valéry, Albert Camus, François Mauriac se heurtant à l'impuissance de de Gaulle même, au fort de Montrouge le 6 février 1945. Le fait que Brasillach ait vu les fosses de Katyn en Russie, près de Smolensk, où en 1940 des milliers d'officiers, d'étudiants et de médecins polonais avaient été découverts assassinés sur ordre des juifs soviétiques et de leur police politique et qui en firent retomber la faute aux Allemands, a pesé dans la volonté d'éliminer Brasillach, mais ce fut avant tout la fin désirée d'un homme pur, qui vivait pour l'idéal. Léon Degrelle l'estimait comme le seul en France qui fût sans faille!

- « *Pour moi, mon pays était vaincu, toutes les tentatives de redressement mesquines, larmoyantes, les socialistes maîtres de la nation, les Juifs partout* ». ( Robert Brasillach dans *Les Sept Couleurs-Journal* du 20 octobre 1935 , 254pp. p. 97,coll. poche, numéro 1492).

- « *M. Bergery a déclaré que les Juifs étaient des hommes comme les autres, mais que lorsque sur dix Français dans une administration, huit étaient Juifs, les Juifs n'étaient pas des Français comme les autres. C'est là, en effet, une part importante du problème* ». ( Robert Brasillach dans l'éditorial du numéro spécial de l'hebdomadaire « *Je suis partout* le grand hebdomadaire de la vie mondiale », 17 février 1939, intitulé « Les Français devant les Juifs »).

-« *J'ai donné des leçons à de jeunes Juifs qui disposaient sur leur table de travail, pour m'éblouir, les notes de leurs relieurs : car on leur reliait les Pieds nickelés ou Zig et Puce à 300 francs le volume. J'ai même tourné un film avec l'un d'eux sur le lac d'Enghien.* » ( Robert Brasillach dans *Notre Avant Guerre*, Plon, Paris, 1941, 353pp., p. 66).

-« *La beauté lépreuse et balzacienne de ces vieilles maisons noires, de ces renforcements hideux, nous évoquait le Paris médiéval, et puis soudain nous nous apercevions que que les ghettos de l'Europe Centrale avaient déversé là leurs Juifs à chapeaux de fourrure, leur crasse, leur patois, leurs commerces, leurs boucheries Kasher, leurs restaurants à quarante sous, pour un rapide décrassage avant les ghettos commerçants du faubourg Montmartre, les ghettos luxueux de l'avenue du Bois et de Passy* ». ( Robert Brasillach dans *Notre Avant Guerre*, Plon, Paris, 1941, 353pp., p. 84).

-« *Le cinéma fermait pratiquement ses portes aux aryens. La radio avait l'accent yiddisch. Les plus paisibles commençaient à regarder de travers les cheveux crépus, les nez courbes qui abondaient singulièrement. Tout cela n'est pas de la polémique, c'est de l'histoire* ». ( Robert Brasillach dans

Notre Avant Guerre, Plon, Paris, 1941, 353pp., p .8).

-« Poursuivi par Jehovah, lorsque je suis arrivé en Alsace dans une automobile réquisitionnée par le lieutenant Dreyfuss, on m'a aussitôt logé chez un M. Blum. Au-dessus de mon lit, avec les portraits des quatre derniers présidents de la République, un calendrier juif. Partout, dans le village, les commerçants sont juifs: Abraham, Lazarus, Bloch, Jud, Brunschwoig, Lévi. Et vingt-quatre heures après, l'aumônier militaire juif se présentait, et on me le confiait ». ( Robert Brasillach « Notre Avant- Guerre », pp.296 -297).

Le Blog de Bob Graton. <http://cristos.over-blog.com/article-1000-citations-de-personnages-illustres-sur-le-judaisme-39862942.html>. <http://radioislam.org/juifs/index.htm>

## ☞ *La Chronique de Paris, un rêve de francité nationale-socialiste.* 6 octobre 2013

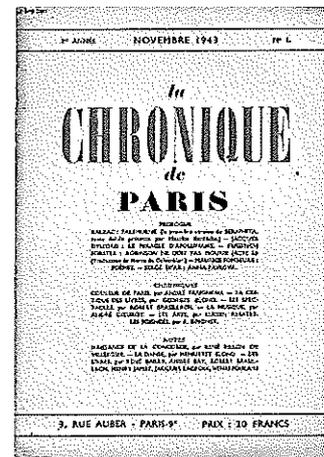
par Michel P. Schmitt, article paru dans le n°50 de *La Revue des Revues* (2013, p.56-89)

De novembre 1943 à juillet 1944 paraît en zone occupée *La Chronique de Paris*, une revue dirigée par Henry Jamet, et dont l'animateur principal est Robert Brasillach. Les principaux collaborateurs (Lucien Rebatet, André Fraigneau, Georges Blond) sont tous marqués par leur engagement fasciste d'avant-guerre et leurs prises de position collaborationnistes à partir de 1940. Tous sont connus pour leurs romans de grande qualité, régulièrement (re)publiés des années 1930 aux années 2010. À un moment où le vent semble avoir tourné pour le nazisme qui n'est plus sûr de remporter la victoire finale, la revue se propose de rassembler les forces intellectuelles et spirituelles autour de la permanence de la langue, du génie et de l'esprit classique français. À cette fin, les chroniqueurs rédigent de courts essais, publient des inédits et commentent la parution des livres nouveaux, redessinant de la sorte un champ culturel idéologiquement correct, au nom d'une culture européenne où l'Allemagne tient une place de choix, sur la base d'une dénonciation radicale des idées démocratiques et républicaines, communistes et vichystes, et plus que tout de la pensée juive. La présente étude s'interroge sur l'énigme des mécanismes idéologiques qui s'emparent d'esprits brillants et cultivés, d'analystes aigus et sensibles, pour les mettre au service d'un totalitarisme obscurantiste et raciste.

### - Un objet de recherche singulier... les ARB !

Stagiaires postdoctoraux à l'UQAM. Marie-Ève Riel  
Date : janvier 2013 à décembre 2015  
Directeur de stage : Michel Lacroix  
Bourse : CRSHP  
Page web de Marie-Ève Riel  
Titre : Les sociétés d'amis d'écrivains

**Projet (résumé) :** Le projet porte sur trois regroupements d'amis d'écrivains français du XXe siècle : l'Association des amis d'André Gide, l'Association des amis de Robert Brasillach et la Société des lecteurs de Jean Paulhan. Il s'agit de faire la lumière sur la composition, l'activité et la production de ces regroupements. Qui sont ces membres qui se désignent comme des « amis » de l'écrivain ? Que font-ils, concrètement, pour assurer la survie de l'auteur et de son œuvre dans l'histoire littéraire ? Quelle est la contribution de leurs bulletins et cahiers (Bulletin des amis d'André Gide, Cahiers des amis de Robert Brasillach et Bulletin de la Société des lecteurs de Jean Paulhan) dans l'histoire interne de ces trois regroupements et dans l'économie générale des revues littéraires au XXe siècle ? Le projet s'inscrit dans un important courant de recherche contemporain, qui replace l'écrivain au centre des études littéraires après sa mise à mort par les poststructuralistes des années 1960, et emprunte aux plus récentes théories sur les réseaux de sociabilités littéraires, les revues littéraires ainsi que sur l'amitié en littérature.



<http://arb6245.over-blog.net/un-objet-de-recherche-singulier.-les-arb>, 20 mai 2013

## - 31 mars 1909 : naissance de Robert Brasillach

### **Robert Brasillach est né le 31 mars 1909 à Perpignan.**

Ancien élève du lycée de Sens où il a pour professeur Gabriel Marcel, Robert Brasillach est, après trois ans de classe préparatoire littéraire au lycée Louis-le-Grand — où il côtoie Maurice Bardèche, Thierry Maulnier, Paul Gadenne, José Lupin, Jean Martin et Paul Arrousseau —, admis à l'École normale supérieure en 1928, période qu'il décrit longuement dans les premiers chapitres de *Notre avant-guerre*. Il y est encore élève lorsqu'il publie son premier livre « *Présence de Virgile* ».

Brasillach est très tôt fasciné par le cinéma : de 1922 à sa mort, il rend compte avec enthousiasme de l'actualité cinématographique. Le fruit de cette passion, outre de nombreuses chroniques dans les journaux, est son *Histoire du cinéma*, publiée pour la première fois en 1935 et qui fera l'objet d'une nouvelle édition en 1943 en collaboration avec son beau-frère Maurice Bardèche. Contrairement aux critiques de l'époque, Brasillach adopte sur le cinéma un point de vue politiquement neutre, tout en dénonçant la main mise levantine sur cette nouvelle industrie.

Il assure une chronique littéraire dans le quotidien *L'Action française* jusqu'en 1939, et dans *L'Étudiant français* durant la première moitié des années 1930. En accord avec la germanophobie répandue au sein de l'Action française, il est à cette époque extrêmement sceptique vis-à-vis de l'hitlérisme.

Il aborde tous les genres littéraires. Ses romans, notamment « Le Marchand d'oiseaux », « **Les Sept Couleurs** », « **Comme le temps passe** », son « Histoire du Cinéma », son « **Anthologie de la Poésie grecque** » montrent la diversité du talent d'un des écrivains les plus doués de sa génération.

Attiré par le fascisme qui représente pour lui, comme pour Drieu La Rochelle, la possibilité d'une réconciliation du « social » et du « national », Brasillach collabore à l'hebdomadaire « *Je Suis Partout* » et publie une « *Histoire de la Guerre d'Espagne* »

Auteur de l'entre-deux guerres, en 1939, il manque de peu le prix Goncourt, et de la Seconde Guerre mondiale, il est, de 1937 à 1943, rédacteur en chef de l'hebdomadaire *Je suis partout*. Après la défaite de 1940, il passe plusieurs mois dans un camp de prisonniers en Allemagne. Rentré en France, il défend dans « *Je Suis Partout* » et « *Révolution Nationale* » la politique de l'État français.

Cette réputation du journal en 1940 marque sa rupture avec Charles Maurras qui refusera de le revoir après avoir affirmé : « *Je ne reverrai jamais les gens qui admettent de faire des tractations avec les Allemands* ».

En 1943, il cède sa place à Pierre-Antoine Cousteau à la tête de l'hebdomadaire. Persuadé de la justesse de ses idées comme au premier jour, Brasillach est paradoxalement évincé à cause de sa constance : fasciste convaincu, il réclame un fascisme à la française, qui soit allié au national socialisme mais qui ne soit pas un simple calque ; partisan de la victoire de l'Allemagne, il la juge de moins en moins probable et refuse de mentir en l'annonçant comme certaine.

En septembre 1944, sa mère et son beau-frère, Maurice Bardèche, ayant été arrêtés pour faire pression sur lui, il se constitue prisonnier auprès de la Préfecture de police de Paris. Il est emprisonné à la prison de Fresnes (actuel Val-de-Marne) et poursuivi pour intelligence avec l'ennemi. Son procès, qui s'ouvre le 19 janvier 1945 devant la cour d'assises de la Seine, dure 6 heures. Il est condamné à mort le jour même après une délibération de vingt minutes. Sa défense avait été assurée par M<sup>e</sup> Jacques Isorni, lequel fut également, quelques mois plus tard, avocat du maréchal Pétain

Dans les jours qui suivent, une pétition d'artistes et intellectuels renommés, parmi lesquels Paul Valéry, Paul Claudel, François Mauriac, Daniel-Rops, Albert Camus, Marcel Aymé, Jean Paulhan, Roland Dorgelès, Jean Cocteau, Colette, Arthur Honegger, Maurice de Vlaminck, Jean Anouilh, André Barsacq, Jean-Louis Barrault, Thierry Maulnier, etc..., demande au général de Gaulle, chef du gouvernement provisoire, la grâce du condamné. Le

général choisit de ne pas commuer la peine prononcée, ce qui entraîne l'exécution de la sentence, le 6 février suivant, lorsque Brasillach est fusillé au fort de Montrouge.

**Robert Brasillach est inhumé au cimetière de Charonne, dans le XX<sup>e</sup> arrondissement de Paris. Chaque année, le 6 février, le Cercle franco hispanique organise un dépôt de gerbes sur la tombe de Robert Brasillach.**

Site *la-flamme.fr*, 30 mars 201

[4http://la-flamme.fr/2014/03/31-mars-1909-naissance-de-robert-brasillach/](http://la-flamme.fr/2014/03/31-mars-1909-naissance-de-robert-brasillach/)

### ◆ L'extrême droite n'a aucun passé décent...

Le gauchisme fut, selon la célèbre expression de Lénine, la maladie infantile du communisme. Le gauchisme est aujourd'hui, selon une formule dont j'ai déposé le brevet, la maladie sénile du communisme. Et, comme chacun peut le comprendre, il n'y a pas d'âge pour être vieux...

Le gauchisme (ou plus simplement l'extrême gauche), c'est, pour reprendre une formule de Roger Peyrefitte, grand pédéraste devant l'Éternel, comme le supplice du pal. Ça commence bien, et ça finit mal... Rien à ajouter ? Si !

À sa naissance – dans les années 60 –, le gauchisme français, dans toute sa palette (trotskistes, maoïstes, anarchistes), fut totalement et radicalement anticommuniste. Le stalinisme était haï, le goulag vomé, et si le vieux Léon (Trotski) était vénéré, c'était, avant tout, parce qu'il avait été assassiné par un homme de main de ce bon vieux Joseph (Staline). À l'apogée de ce mouvement – en 1968 –, on défilait contre les « *crapules staliniennes* ». Et Georges Marchais était conspué pour avoir assimilé Cohn-Bendit à un anarchiste juif allemand. Cela fut. Et cela n'est plus.

Rien à voir avec un article, où l'inculture historique le dispute à la mauvaise foi, paru sur *Boulevard Voltaire*. On comprend bien qu'il s'agissait pour l'auteur de disqualifier l'extrême gauche « *intolérante* » opposée à l'extrême droite « *tolérante* ». Dans ce but affiché, Jean-Paul Sartre – adorateur, paraît-il, du goulag et d'autres abominations –, a été mis en concurrence avec Laurent, Blondin, Aymé et Nimier qui, eux, avaient du « *talent* ». Du talent ? Non, juste une plume, ce qui n'est pas du tout la même chose !

De son passé, le gauchisme a fait table rase. Mais il continue à structurer sa mémoire. Pauvre, pauvre extrême droite qui n'a aucun passé décent auquel se raccrocher. En effet, Vichy, ses prisons, sa guillotine, ses juifs livrés aux nazis, ça ne fait pas très chic. Et, bien plus tard, les colonels grecs, Pinochet ou Videla, ce n'était pas non plus le top.

Alors on fait avec ce qu'on a. Quelques écrivains au style impeccable qui palliaient une pensée assez pauvre par une solide dose d'insolence. Bof... Si on veut trouver dans l'après-guerre française un homme chez qui le talent se marie avec une grandeur d'âme et une générosité exemplaire, c'est vers Albert Camus qu'il faut se tourner. Il n'était ni de droite ni d'extrême droite, que je sache. Le 27 janvier 1945, l'auteur de *L'Étranger* écrit ceci à Marcel Aymé qui lui demandait de signer – il signera – une demande de grâce pour **Robert Brasillach** :

*« J'ai toujours eu horreur de la condamnation à mort et j'ai jugé qu'en tant qu'individu du moins je ne pouvais y participer, même par abstention. C'est tout. Et c'est un scrupule dont je suppose qu'il ferait bien rire les amis de Brasillach. Ce n'est pas pour lui que je joins ma signature aux vôtres. Ce n'est pas pour l'écrivain, que je tiens pour rien. Ni pour l'individu, que je méprise de toutes mes forces. Si même j'avais été tenté de m'y intéresser, le souvenir de deux ou trois amis mutilés ou abattus par les amis de Brasillach pendant que son journal les encourageait m'en empêcherait. Vous dites qu'il entre du hasard dans les opinions politiques et je n'en sais rien. Mais je sais qu'il n'y a pas de hasard à choisir ce qui vous déshonore et ce n'est pas par hasard que ma signature va se trouver parmi les vôtres tandis que celle de Brasillach n'a jamais joué en faveur de Politzer ou de Jacques Decour. »*

Pour changer d'opinion sur les fondamentaux historiques de l'extrême droite française, j'attendrai qu'on me signale un texte similaire écrit sous l'Occupation par un des délicieux écrivains cités plus haut... Par ailleurs, j'ai quelques doutes sur la capacité des Jeunesses

nationalistes révolutionnaires (qui font aujourd'hui l'actualité de l'extrême droite française) à lire Camus. Mais on se rassurera en pensant qu'entre deux coups de poing contre les Arabes et les gauchistes, Serge Ayoub et les siens se réunissent pour lire les textes raffinés de Laurent, Blondin, Nimier et Aymé.

Benoît Rayski – Boulevard Voltaire - 12 juin 2013

### ✍ "Robert Brasillach fut-il fusillé pour son homosexualité ?"

Telle est la question posée par un internaute pour lancer un débat sur le site Yahoo ("Questions/réponses").

Bonjour à tous,

Je me rappelle avoir été un auditeur assidu d'une émission radiophonique intitulée les "Grands procès de l'histoire "

Evidemment ; le présentateur, un journaliste historien, évoqua l'affaire Robert Brasillach. Il parla du déroulement de l'audience en Cours d'Assises. Il précisa que l'accusé fut interpellé sur ses mœurs, car l'accusation ne possédait plus d'arguments sérieux.

Robert Brasillach s'était contenté d'écrire il n'avait commis aucun acte physique, aussi sa défense était aisée. Il fallait donc trouver une faille.

L'homosexualité étant mal perçue par l'opinion publique, il devenait alors facile de l'envoyer au poteau d'exécution, les communistes voulaient sa peau.

Le PCF de 1920 à 1975 a quand même traîné une réputation sulfureuse d'homophobie.

Des intellectuels sont intervenus pour sauver Robert Brasillach, Paul Valéry, Paul Claudel, François Mauriac, Daniel-Rops, Albert Camus, Marcel Aymé, Jean Paulhan, Roland Dorgelès, Jean Cocteau, Colette, Arthur Honegger, Maurice de Vlaminck, Jean Anouilh, André Barsacq, Jean-Louis Barrault, Thierry Maulnier .....

Je précise mon écrit. Les procès d'assises subissent des pressions de la part de la prétendue opinion publique. Il est aisé de manipuler les foules, les communistes voulaient la peau de Brasillach. Il y eut donc une campagne de presse

**Meilleure réponse** - Choisie par le demandeur

**Brasillach.** Que nenni !...

Mais mon homosexualité a indubitablement contribué à diffuser de moi une mauvaise image auprès de la populace, qui préférerait voir un homo fusillé plutôt qu'un hétéro.

Je vous invite à la lecture d'un excellent ouvrage qui retrace scrupuleusement toutes les violations du Droit qui eurent lieu pendant le simulacre de procès qui me condamna à mort POUR MES OPINIONS ET MES OPINONS UNIQUEMENT !

Je suis, à ma connaissance, le seul condamné à mort en France pour délit d'opinion au cours du XXème siècle: <http://www.lemonde.fr/livres/article/201...>

Vous reconnaissez donc vous-même qu'aucun acte concret ne peut m'être reproché, et que mon seul tort est d'avoir pensé différemment du Parti Communiste Français et de ses sbires pro bolchéviques.

**Autres réponses**

?exjean "il s'était contenté d'écrire" ?! Oui mais dans ses articles de presse il dénonçait des juifs, gaullistes et communistes nommément, avec des coordonnées, il comparait les juifs à des singes (antisémitisme disait-il ,) il appelait à la déportation des enfants. Il fut abject, en plus d'être fasciste et collabo. Il avait fait latin grec, mais ça n'excuse pas tout.

**Malka** Pas du tout, non. Il a été un collaborateur frénétique jusqu'à la fin, et son procès a posé la question de la responsabilité morale qu'a un auteur, d'autant plus quand il est très connu, lu, et que son avis est écouté. S'il n'a rien "fait" lui-même, il a vigoureusement appelé

à le faire, mettant sa plume et son talent (et il en avait) au service d'une idéologie immonde.

**Gil Blas de Santillane** non, pour sa collaboration. Ou supposée telle. A la libération on a eu l'épuration et les cocos s'en sont donnés à coeur joie, on a beaucoup tué et tondu sous prétexte de collaboration avec les Allemands. On oubliait que les premiers collabos avaient été les cocos eux-mêmes.

**LoG** C'est pour ne pas l'accuser de pédophilie et actes de barbaries sur mineurs.

**Tonton Cimetièrre** Écrire ou parler sont des actes.

*Débat sur le site Yahoo*

## ECHO DE PRESSE

C'est toujours une grande joie de recevoir le Bulletin de l'association de amis de Robert Brasillach (case postale 3763 CH-1211 Genève 3 Suisse), avec des numéros fort copieux reproduisant les articles de presse consacrés au poète assassiné. Il n'y est pas exclusivement question de Brasillach, mais aussi des grands écrivains de notre mouvance tels Céline, Rebatet, Bradèche et tant d'autres. Signalons l'article de notre ami Joël Laloux : « Pierre Baudry ou la pensée dans l'action ». Et parmi les textes tirés d'Internet, épinglons les propos d'un certain Phil qui tord le cou à un stupide bobard concernant la prétendue homosexualité de Brasillach, et rappelle que l'écrivain a connu deux liaisons, et que l'une des deux jeunes filles serait sans doute devenue Mme Brasillach. Ajoutons de notre part que Brasillach aimait trop la beauté pour ne pas s'attendrir devant le chef-d'œuvre de la création : la femme ! Merci aux animateurs de l'Association qui depuis si longtemps et avec une telle persévérance, entretiennent la mémoire d'un écrivain qui fut l'un des meilleurs du XX<sup>ème</sup> siècle.

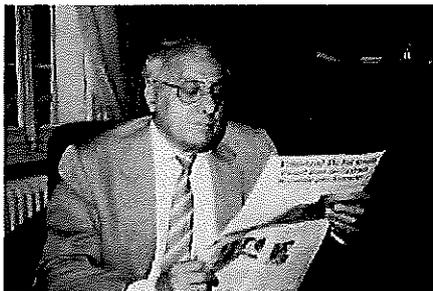
Altaïr, n°14, septembre 2009.

## INTERVIEW

Le 1<sup>er</sup> mai dernier, Jean-Marie Le Pen était interrogé par le journal *Réfléchir & Agir* (*disponible sur youtube*). Des lecteurs particulièrement observateurs auront remarqué la présence dans la bibliothèque, d'une collection en 12 volumes publiée par *Le Club de l'Honnête Homme* il y a bien longtemps. Les œuvres complètes d'un certain... Robert Brasillach ! Décidément, le tribun breton n'en manque pas une pour se faire remarquer...



## CEUX QUI NOUS ONT QUITTES : Henri Roques



10 novembre 1920 – 16 mars 2014

La Grande Guerre terminée,  
Il montra le bout de son nez  
En cette année 1920,  
Le 10 novembre, de bon matin.

Cette année-là, un président,  
Dit-on, quelque peu somnolent,  
En chemise, tombant d'un train,  
Se trouva dans un ravin !

Sa naissance ne fit pas grand  
bruit  
Car ce même jour, à Paris,  
Se préparent deux cérémonies  
Pour commémorer l'armistice.

On choisit parmi huit poilus,  
En manteau de bois revenus,  
Celui qui, dès le lendemain,  
Sera le « soldat inconnu ».

\*\*\*\*\*

Lorsqu'il eut quatre-vingt dix  
ans,  
Il s'offrit le luxe insolent  
De se faire refaire « sur  
mesure »  
L'un, puis l'autre col du  
fémur !

Il disait malicieusement,  
*Ma tante est morte à cent  
quatre ans,  
J'ai l'intention d'en faire  
autant,  
Il faut qu'ils tiennent aussi  
longtemps !*

Puis il ajoutais à mi-voix,  
Pour qu'elle ne l'entende pas :

*Christiane est là, auprès de  
moi,  
Voyez-vous, j'ai fait le bon  
choix !  
Elle répliquait, le taquinant,  
Mais moi, je partirai avant !  
Et Lui, futé, tu ne peux pas  
Car, que ferai-je donc sans  
toi ?*

Et puis il a changé d'avis  
Et, dimanche, en catimini,  
Il s'est éclipsé doucement  
Quelques jours avant le  
printemps.

Deux caractères bien trempés,  
Une belle complicité  
Que rien n'avait pu émousser  
Durant quarante-trois années !

Il aimait être en compagnie  
Qu'il traitait avec courtoisie  
Veillant à ne jamais blesser  
Quiconque venait le rencontrer.

\*\*\*\*\*

Devrait-on passer sous silence  
Le pourquoi de notre  
présence ?  
Ce serait, je crois, offenser  
L'homme que nous venons  
honorer.

Il était passionné d'Histoire  
Et estimait de son devoir  
De rechercher la vérité  
Bien trop souvent défigurée.

Une démarche scientifique  
Assortie d'un regard critique,

Une dose d'opiniâtreté,  
Henri Roques en était dotés !

L'auteur de la « thèse de  
Nantes »  
Que l'Académie repentante  
Se vit contrainte d'annuler  
Après qu'elle l'eut entérinée !

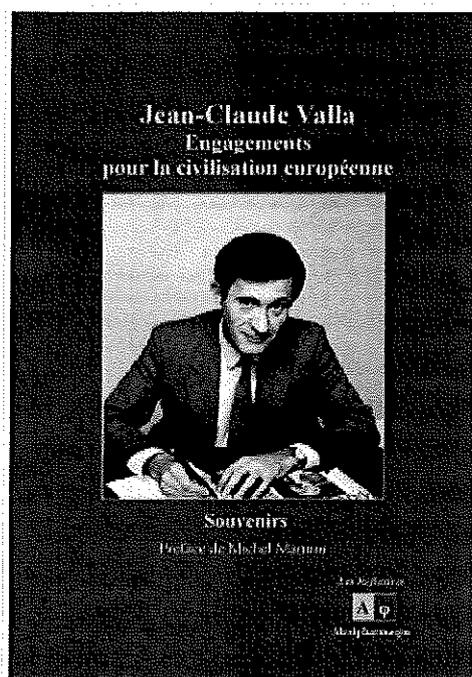
Il sut qu'il était malséant  
De voguer à contre courant.  
La société le mit au ban  
Au même titre qu'un forban !

C'est Grâce au thésard répudié  
Qu'aujourd'hui nous sommes  
rassemblés  
Pour lui rendre un dernier  
hommage,  
Au départ pour son grand  
voyage.

Nous garderons dans nos  
mémoires  
Le souvenir de l'homme de  
cœur  
Resté fidèle à ses valeurs,  
Qui, en la paix, gardait l'espoir.

Ne pleurez pas, aurait-il dit.  
Je quitte une vie bien remplie,  
Et mon idéal accompli,  
Heureux d'avoir eu tant  
d'amis !  
(Avec un clin d'œil appuyé,  
A vous, Bocage, destiné).

Au revoir Docteur Henri  
Roques.



Disparu trop jeune en 2010, à soixante-cinq ans à peine, Jean-Claude Valla était, outre un homme charmant, un grand journaliste doublé d'un historien non-conformiste. Avant de mourir, il avait eu le temps de rédiger des souvenirs, hélas inachevés, mais pleins de révélations sur l'histoire interne des multiples droites françaises. Massif, portant un beau nez de boxeur, Jean-Claude Valla se voulait fils de l'antique Bourgogne, celle du Téméraire et des légendes germaniques. Issu d'une famille de la petite bourgeoisie provinciale, industrielle et patriote (ses parents étaient gaullistes), il connut sa première révolte à l'âge de 14 ans, lorsque les Soviétiques mirent Budapest à feu et à sang. L'agonie de l'Algérie française fut pour lui une torture, qui décida de tous ses engagements ultérieurs, comme pour nombre de militants « dextristes ». Son parcours chaotique, à l'image de ces années de cendres, le mena des lisières

de l'OAS à divers mouvements activistes, où il croisa quelques figures hautes en couleurs, d'Alain Madelin à Dominique Venner. Mais la grande rencontre fut celle d'un jeune étudiant à lunettes, un boulimique de lectures et un travailleur infernal : Alain de Benoist, alias Fabrice – surnom qu'utilisent encore ses vieux amis. Bien avant mai 68, les deux jeunes rebelles se lancèrent à fond dans l'aventure de ce qui allait devenir la Nouvelle Droite, mouvement souterrain dont l'histoire mériterait d'être écrite *sine ira et studio*, comme un moment de la culture française, qui rassembla des figures aussi singulières que Pierre Gripari et Louis Rougier, Pierre Debray-Ritzen et Jean Cau. Un temps secrétaire général du GRECE, rédacteur en chef de la revue *Éléments*, qui vient de fêter ses 40 ans, Valla fut aussi l'une des figures marquantes de la presse conservatrice, puisqu'il occupa de hautes fonctions, e. a. à *Valeurs actuelles*, au *Figaro-Magazine* et à *Magazine-Hebdo*.

Après son éviction par Louis Pauwels du *Figaro-Magazine* à la suite d'une intense campagne de lynchage médiatique, il publia aussi des études historiques, surtout sur la période de l'Occupation, dont il connaissait admirablement les doubles et triples jeux. Son livre ultime fait réentendre sa voix chaleureuse, celle d'un homme entier qui imposait le respect.

### Christopher Gérard

Jean-Claude Valla, *Engagements pour la civilisation européenne. Souvenirs*, préface de Michel Marmin, Editions Alexipharmacie, 189 pages, 19€

## ● A Sigmaringen, ministres amers

Le déménagement de l'Etat français à Vichy n'était déjà pas glorieux. Son repli forcé à Sigmaringen, en 1944, conjuguera le grandiloquent, le grotesque, et le minable. Pierre Assouline revient sur cette tragi-comédie avec le recul historique et la proximité subtile du romancier.

Le déménagement de l'Etat français à Vichy n'était déjà pas glorieux. Son repli forcé à Sigmaringen, en 1944, conjuguera le grandiloquent (cette forteresse devenue le siège du gouvernement), le grotesque (ces rescapés de la collaboration divisés en factions irréconciliables), et le minable (désormais, les Allemands décident de tout). Une pareille débandade semble conçue pour la littérature : Céline l'avait saisi, avec un rire lugubre, en écrivant *D'un château l'autre*. Pierre Assouline revient sur cette tragi-comédie avec le recul historique et la proximité subtile du romancier.

L'élément le plus extraordinaire du récit tient dans le confinement des frères ennemis entre les murs du château : la bande du Maréchal ne veut plus parler à celle de Laval, à l'étage en dessous - sans parler de ceux qui se persuadent de gouverner encore, comme Fernand de Brinon, ou son ministre Marcel Déat qui, «*béret basque continuellement vissé sur son crâne*», n'hésite pas à dénigrer «*l'orgueil primaire d'Adolf Hitler*» !

Narrateur du roman, le majordome Julius Stein est, de par sa fonction, le seul à passer d'un étage à l'autre. Entre «ministres actifs» (les jusqu'au-boutistes) et «ministres passifs» (qui ont déjà renoncé), nous voici dans un épisode sombre et désopilant de la comédie humaine. Les dernières passions se polarisent sur l'utilisation de l'ascenseur, initialement réservé au Maréchal, mais qui finit par concentrer «*tout ce que ces dirigeants déchus avaient accumulé de rancœurs tuées et de haines recuites*».

Dans les rues de Sigmaringen, transformé en principauté française, s'accumule «*le flot des fuyards, craignant d'être à leur tour dénoncés par leur concierge*». Quelques-uns finiront au poteau d'exécution ; mais Assouline ravive leurs fantômes dans un fascinant tableau qui invite à réfléchir sur la vanité du pouvoir.

*Sigmaringen, de Pierre Assouline, Gallimard, 360 p., 21 €*  
Benoît Duteurtre, *Marianne*, 27 février 2014



## ◆ Les Amis de Pierre Sidos ◆



<http://pierresidos.fr/>

[aps@pierresidos.fr](mailto:aps@pierresidos.fr)

"Cette association a été créée le 11 novembre 2013, jour anniversaire de l'armistice de 1918, et alors que nous allons célébrer en 2014 le centenaire de la Grande Guerre. C'est aussi le jour de la Saint-Martin qui symbolise le partage, grande valeur chrétienne. Cette association a pour but de promouvoir l'œuvre patriotique de la famille Sidos (article 2 des statuts). Depuis plus de soixante-dix ans, Pierre Sidos, homme d'action, a avec honneur et fidélité fait progresser le combat nationaliste en France. Cette association a pour but de faire connaître cette œuvre par tous les moyens légaux (publications, sites, conférences). Tout d'abord son père François Sidos, Croix de guerre 1914-1918 avec Légion d'honneur à titre militaire et inscrit au livre d'or des soldats de Verdun (sous le numéro 16066). Mais aussi ses frères, Jean (†1940) et Henri (†1957), des militaires professionnels qui ont fait le sacrifice de leur vie au service de la patrie. François (engagé volontaire, Croix de guerre 1939-1945) et Jacques Sidos furent également des militants de la cause nationaliste. Par son travail militant, Pierre Sidos a contribué à l'élaboration d'une doctrine nationaliste régénérée. Tous ceux qui nous rejoignent contribuent à la poursuite de l'action nationaliste de Pierre Sidos." *Florian Rouanet.*

Pierre Sidos, fils de François Sidos, haut fonctionnaire de l'Etat français, fonde en 1951, « La Jeune Nation » devenue en 1954 le mouvement « Jeune Nation ».

Avec Henry Coston et Maurice Bardèche, Pierre Sidos a combattu pour le NON au premier référendum gaulliste, concernant l'Algérie française. Il fonda l'œuvre française en 1968 et en fut président jusqu'en 2011. Son successeur est Yvan Benedetti.

*Lecture française, n° 675-676, juillet-août 2013*

**LE JOURNAL  
DE LA FRANCE**

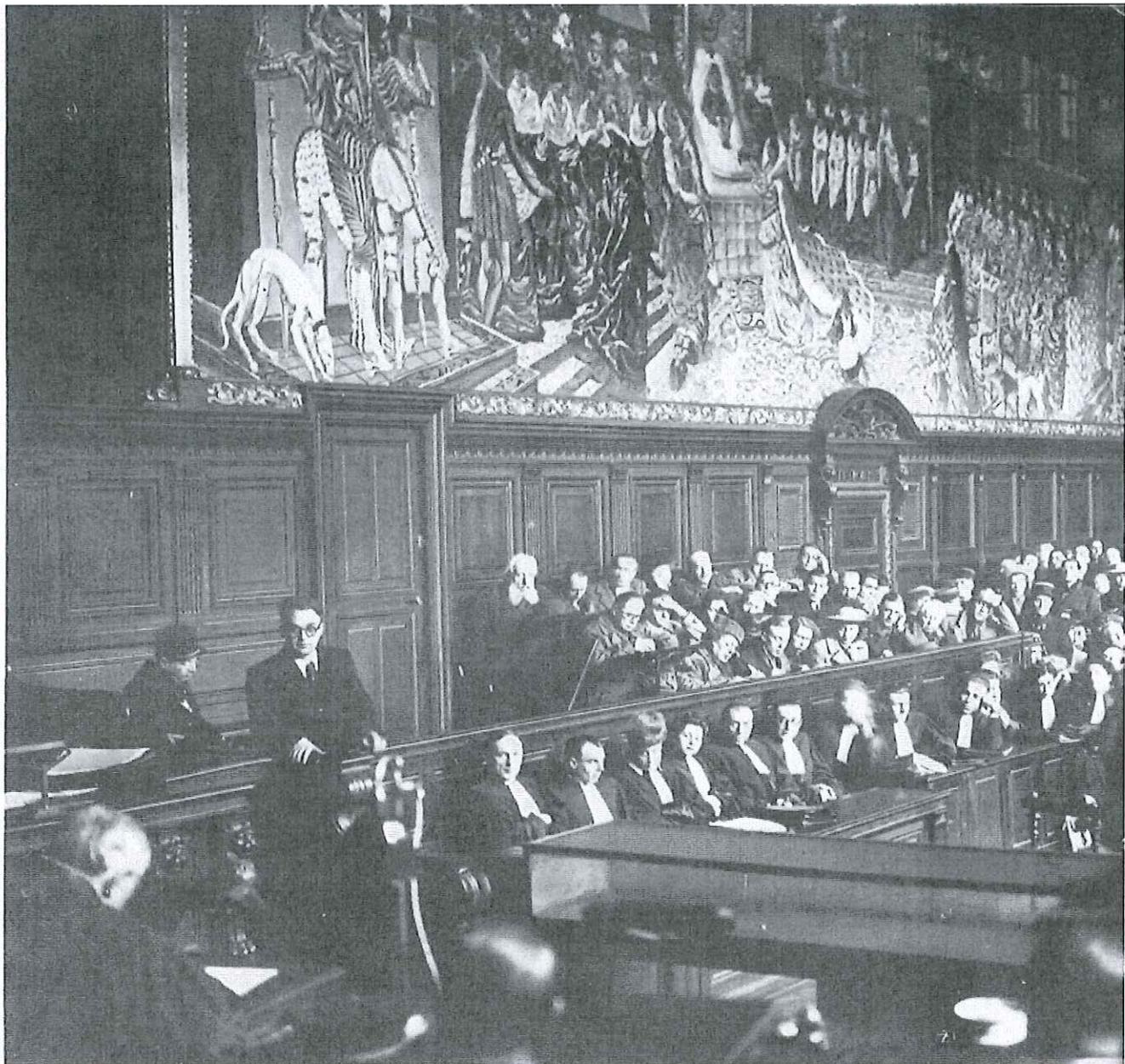
**DE L'OCCUPATION A LA LIBÉRATION**

**LES ANNÉES  
40**



**BRASILLACH :  
"JE N'AI RIEN  
A REGRETTER"**

92. UNE PUBLICATION  
HISTORIA - TALLANDIER  
N° 187 HEBDOMADAIRE  
3 F / 30 FB / 3 FS



## **BRASILLACH: LA MORT!**

*Au lendemain de la Libération, l'exécution de Robert Brasillach souleva une grande émotion. François Mauriac, dont les convictions étaient à l'opposé de celles de l'écrivain, pensait avoir obtenu sa grâce du général de Gaulle. M<sup>e</sup> Isorni, qui eut la charge de défendre Brasillach, donne ici son témoignage.*

*Première et unique audience du procès de Robert Brasillach en cours de justice. Tout l'appareil des assises mais des aménagements qui restreignent sans nul doute les droits de la défense.*

Il s'était d'abord retiré à Sens chez sa mère. Mais il comprit vite que sa présence pouvait être dangereuse pour elle et se réfugia, à Paris, dans une chambre de bonne, au septième étage d'un immeuble

de la rue de Tournon, qu'une amie avait mise à sa disposition.

Lorsqu'il apprit qu'on avait arrêté sa mère, parce qu'on ne le trouvait pas, il quitta son refuge, se rendit à la préfecture

de police et se constitua prisonnier auprès de M. Edgard Pisani, à l'époque fonctionnaire de police. Dans le désordre de ce temps, il fut interné pendant quelques semaines dans un camp où il écrivit *Les*

2549

## UN DRAME ANTIQUE PAR SA SIMPLICITÉ ET SA GRANDEUR

*Frères ennemis.* En cette période troublée, ce n'était qu'un passage. Il devait être bientôt remis entre les mains du juge d'instruction.

Sa sœur, Suzanne Bardèche, se préoccupa de lui trouver un défenseur. Elle avait vainement frappé à plusieurs portes. C'est ainsi que, par un ensemble de circonstances au milieu desquelles se trouvait mon ami M<sup>c</sup> Jean-Paul Amiel, je fus choisi par Brasillach pour l'assister devant ses juges d'exception. Il ne me connaissait pas. Je ne le connaissais que pour l'avoir lu. Mais il avait un défenseur.

Son dossier avait été confié à M. Raoult, juge d'instruction. A l'intérieur du dossier, une petite note confidentielle qu'on avait oublié de retirer était épinglée. Elle comportait un simple mot : urgent. Mais on ne savait pas quelle était cette urgence. L'instruction fut brève et inutile. M. Raoult ne procéda qu'à un seul interrogatoire. Brasillach reconnut qu'il était bien l'auteur des articles qu'il avait signés. C'étaient ses articles de *Je suis partout*, de *Révolution nationale*, de *La Gerbe*. Des articles en faveur de la collaboration.

Restait à faire venir l'affaire devant la cour de justice. Brasillach était accusé du crime de trahison : en vertu de l'article 75 du Code pénal, il était passible de la peine de mort.

### Derniers poèmes d'un condamné à mort

La date de l'audience ne put être tout de suite fixée. Ce n'était pas que la décision à rendre contre lui eût cessé d'être « urgente ». Mais une difficulté avait surgi. Le procureur général Boissarie ne trouvait aucun commissaire du gouvernement qui consentît à requérir la peine de mort — ce qu'il exigeait de tout magistrat qui accepterait de porter le dossier jusqu'à son terme.

Il s'adressa alors à trois avocats qui, par une exorbitante disposition de la loi, pouvaient devenir « avocats de la République » et requérir contre les accusés en cour de justice. Ces avocats refusèrent. C'est alors qu'un magistrat de grand talent, Marcel Reboul, qui venait d'obtenir la condamnation à mort de Bonny et Lafond, accepta, à la suggestion de M. Boissarie, de demander celle de Brasillach. Par une singularité, M. Reboul habitait le même immeuble que moi et le même étage. Ainsi, défense et accusation pouvaient s'observer — au besoin se confier — sur le même palier d'une maison bourgeoise du 5<sup>e</sup> arrondissement.

Le procès avait été fixé au 19 janvier 1945. La cour de justice siégeait, par cet hiver sombre et glacé, dans le vaste local de la cour d'assises, que rien ne pouvait chauffer. Une foule immense, angoissée du sort final, l'avait envahi.

On ne peut dire en quelques mots ce que fut l'unique et la pathétique audience. Brasillach était seul. Aucun témoin contre lui, aucun pour lui. Sa cause, rien d'autre

2550



Robert Brasillach et sa sœur Suzanne qui épousera Maurice Bardèche. Après ses études secondaires à Sens, il entre en khâgne à Louis-le-Grand en 1925.

En 1939, avec les franquistes : il prépare une « Histoire de la guerre d'Espagne ».

que sa cause. Seul, il domina les débats. Il les éclairait de son rayonnement, avec, dans l'ombre, trois personnages : le président, l'accusateur, l'avocat<sup>1</sup>. Drame antique, par sa simplicité et sa grandeur.

De toute sa raison, à chacune de ses réponses, l'accusé lutte, s'efforce de convaincre. En vain. Rien ne peut arrêter la marche de la fatalité, rien ne peut empêcher que la victime ne soit irrémédiablement promise au destin que des hommes, dans la folie des passions ignorantes, ont préparé pour lui.

Brasillach terminera sa déclaration à la

<sup>1</sup>. Voir *Le Procès de Robert Brasillach* (Flammarion)

cour par l'évocation de ces jeunes gens qui l'avaient suivi et à l'estime desquels il tenait par-dessus tout. Il ajouta ces derniers mots qui étaient à son honneur de responsable :

— Je sais que tous ces jeunes gens savent que je ne leur ai jamais appris autre chose que l'amour de la vie, la confiance devant la vie, l'amour de mon propre pays, et cela je le sais tellement que je ne puis rien regretter de ce qui a été moi-même.

M. Reboul demanda sa mort. Je suppliai qu'on lui laissât la vie. Je dis qu'on n'avait pas le droit de fusiller des âmes. Lorsque la condamnation fut prononcée, une voix s'éleva du public :



Brasillach et Maurras : la crainte d'un réveil furieux d'une Allemagne humiliée.



1939 : mobilisé comme lieutenant dans un état-major de la ligne Maginot.

CARTE PROFESSIONNELLE DE JOURNALISTE	BERUFS AUSWEIS
N° <u>41</u>	N° <u>41</u>
M. BRASILLACH, Robert	Herr BRASILLACH, Robert
Journal "Je suis Partout"	Zeitung "Je suis Partout"
Né le 21 mars 1909 à Perpignan	Geboren am 21 Mars 1909 in Perpignan
Demeurant à 5 Rue Katalud PARIS 5 <sup>e</sup>	Wohnhaft in 5 rue Katalud PARIS 5 <sup>e</sup>
EST JOURNALISTE PROFESSIONNEL	IST BERUFSJOURNALIST
et membre du Groupement Corporatif de la Presse Périodique Générale. Il peut se réclamer de la protection des autorités françaises ainsi que de facilités accordées à la Presse par les différents administrations.	und der Propagandastaffel Paris der Propaganda-Abteilung Frankreich, Gruppe Presse bekannt.
Le Vice-Président délégué :	
Le Secrétaire général :	
Le titulaire de la carte :	

Depuis 1936, il collaborait à « Je suis partout ». En 1941, il y reprend sa place.

— C'est une honte !  
La voix de Brasillach répondit, serein et sincère :  
— C'est un honneur.  
Malgré la rigueur de ces jours révolutionnaires, la condamnation troubla la conscience de l'élite. Agé de trente-quatre ans, Brasillach serait-il donc fusillé ?  
Valéry, Mauriac, Duhamel, Claudel, le prince et le duc de Broglie, Paulhan, J.-L. Barrault, Vlamincq, Marcel Aymé, Gabriel Marcel, André Derain, combien d'autres, signèrent une adresse au général de Gaulle pour éviter la mort. Il n'était pas possible qu'un tel écrivain mourût de telle manière.

Je fus chargé de la remettre à celui qui me recevrait en vue de l'ultime recours et dont le pouvoir de l'accueillir ou de le rejeter était sans limites.  
Sitôt la condamnation, Brasillach avait été enfermé à Fresnes, au quartier des condamnés à mort. Nuit et jour, il était enchaîné. Les chaînes liaient ses chevilles, liaient ses poignets et lui inspirèrent son poème *Les Bijoux*.  
A partir de sa condamnation, il s'est préparé à mourir et a dessiné la figure qu'il désirait laisser à la postérité. Il ne crut jamais véritablement que son recours en grâce — que j'avais dû le contraindre à

signer et qu'il ne signa qu'en pensant à sa mère — pourrait être accepté.  
Il est resté seize jours dans sa cellule n° 77 à attendre la mort. La Bible voisinait avec Shakespeare, les poètes grecs et André Chénier. Dès avant sa condamnation, il s'était convaincu de la communauté de son destin avec le poète sacrifié de la Révolution française et avait écrit le célèbre poème à son frère des Révolutions, André Chénier : *O mon frère au col dégrafé*.  
Après la condamnation, il écrivit, les chaînes aux poignets, *Le Testament*, et les poèmes qui sont, avec les derniers *Psaumes*, avec *Gethsémani*, *Lazare*, sa montée au calvaire et l'espérance secrète, ayant gardé l'honneur, de ne pas perdre la vie.  
François Mauriac ne s'était pas contenté de signer le recours en grâce et d'obtenir l'appui des signatures académiques. Il avait reçu la visite de la mère de Brasillach, l'avait serrée dans ses bras. Il intervint directement auprès du général de Gaulle la veille du jour où ce dernier devait me recevoir et il avait obtenu sa promesse formelle : Brasillach ne serait pas fusillé.

### Le général inaccessible

Je fus reçu à mon tour par de Gaulle dans la nuit du 3 au 4 février ; je lui apportais cette pétition qui représentait l'intelligence française. Il se contenta de poser quelques questions ironiques sur certains des signataires. Lorsque je lui parlai de Brasillach, de ce qu'il était et représentait, brièvement mais avec conviction, il m'écouta, lointain et distant. Ne vivait dans son visage que la fumée de son cigare qui venait, par bouffées, jusqu'à moi.  
— Vous n'avez aucune question à me poser, mon général ?  
— Aucune.  
Le lundi 5 février, j'apprenais que de Gaulle avait rejeté le recours, que l'exécution aurait lieu le lendemain.  
Je tentai une nouvelle démarche auprès de Mauriac dès que je fus avisé de l'affreuse nouvelle ; l'après-midi, j'allai à Fresnes et n'osai rien dire à Brasillach. Il ne me posa aucune question. Mais il avait compris, ce serait pour le lendemain. Jamais je n'oublierai les minutes vécues dans cette ultime attente auprès de lui enchaîné.

Il était neuf heures lorsque, le 6 au matin, je pénétrai dans sa cellule à la suite du commissaire du gouvernement Reboul, chargé de lui annoncer que son recours en grâce avait été rejeté. Brasillach demanda à avoir un entretien avec lui. Échange poignant entre le condamné à mort et celui qui avait requis sa mort.  
— Consentiriez-vous, monsieur Reboul, demanda Brasillach, à me serrer la main ?  
Le commissaire du gouvernement lui serra longuement la main. Brasillach me remit alors plusieurs lettres dont une pour sa mère et une pour moi. Elles étaient datées du 6 février, le jour où il allait mourir. Il me remit aussi le texte de *La Mort en face* qui termine *Les Poèmes de Fresnes* et où il parle de la mort comme s'il avait déjà cessé de vivre.  
Je montai avec lui dans le fourgon qui allait le conduire de la prison de Fresnes jusqu'au fort de Montrouge où il devait être exécuté. Je restai debout, lui s'était assis

Les... de Robert Brasillach...  
 ... de la... de la... de la...  
 ... de la... de la... de la...

*Paul Valéry*  
*Kenneth Mann*  
*Bulhauf*  
*Henry Baudouin*  
*Victor Tardieu*  
*C. Madelin*  
*Lévy*  
*H. Lasserre*  
*A. Clavelle*  
*Emile de Boyly*

« En tête de la  
 pétition pour la  
 grâce, de grands  
 noms : « Il  
 éprouvait  
 un légitime  
 orgueil  
 à ce que tant  
 d'hommes  
 illustres venus  
 de tous les  
 horizons de  
 l'intelligence  
 fissent un effort  
 pour  
 sauver sa vie.

Jacques Doriot  
 en uniforme  
 allemand sur le  
 front de l'Est. A  
 sa droite et en  
 civil, Brasillach.  
 Le rejet de la  
 grâce a-t-il été  
 motivé par une  
 confusion entre  
 les deux  
 personnages de  
 cette photo qui  
 figure au dossier?



Céil Bardishe

en me prenant la main. A partir de ce moment, il ne prononcera plus une parole. Lorsqu'il fut lié au poteau, un sourire illuminait son visage, son regard n'était pas

malheureux. Il me regardait et avait l'air de dire : « Voilà, c'est fini. » Puis, d'une voix forte, il s'adressa au peloton en criant « Courage! » et, les yeux levés : « Vive la France! »

Le feu de salve retentit. Le haut du corps se sépara du poteau, sembla se dresser vers le ciel. La bouche se crispa. Un maréchal des logis se précipita et, avec son



« Seul dans le box des accusés : « Je vous dirai que j'ai pu me tromper sur des circonstances, sur des faits ou sur des personnes, mais je n'ai rien à regretter de l'intention qui m'a fait agir. » Le ministère public demande sa tête.

Le 6 février 1945, avant de partir pour le fort de Montrouge, le condamné à mort remet une lettre d'adieu à son avocat M<sup>r</sup> Isorni. Les dernières lignes d'un poète victime de la «raison d'État»...



## LE REFUS DE LA GRÂCE : DES RAISONS POLITIQUES QUE LE GÉNÉRAL DE GAULLE NE POUVAIT DONNER

Je me penchai sur son cadavre et recueillis sur un mouchoir la grosse goutte de sang qui roulait sur son front.

Le lendemain de l'exécution, je recevais un pneumatique de Mauriac :

7 février.

*Maître,*

*Je vous serais obligé de faire parvenir cette lettre à la mère de R. B. Que s'est-il passé? Samedi matin, le Général m'a reçu (pour d'autres motifs...). Il m'a dit : « Mais non! on ne fusillera pas B... » Il est vrai qu'il n'avait pas vu encore le dossier.*

*Je ne puis rien ajouter. Tout cela est au-delà des paroles. J'espère que vous avez compris qu'il n'y avait rien à tenter une fois la décision prise par le Général. D'ailleurs, le Général n'est pas accessible. C'était une chance extraordinaire de l'avoir vu samedi.*

*Profondément et tristement avec vous.*

*F. M.*

Comment de Gaulle, « inaccessible », qui avait promis la grâce à Mauriac, la refusa-t-il? Il a donné une explication. Lorsqu'il fit cette promesse, il n'avait pas pris connaissance du dossier; or, le voyant, il aurait vu une photographie de Brasillach portant l'uniforme d'officier allemand et il ne pouvait, en pleine guerre, gracier un Français qui avait porté l'uniforme ennemi. Aucune photographie semblable ne figurait dans le dossier de Brasillach. La seule photographie du dossier qui représentait un Français en

uniforme d'officier allemand était celle de Jacques Doriot, Brasillach étant à ses côtés, en civil. A moins d'une confusion due à la légèreté avec laquelle le dossier aurait été examiné, l'explication du général de Gaulle ne saurait être retenue.

### Sous les pressions du parti communiste?

Il semble en fin de compte que ses raisons aient été purement politiques et qu'il ne pouvait les donner. En effet, dans un temps très voisin, on avait jugé Henri Béraud, Charles Maurras et Robert Brasillach, trois écrivains bien connus. Béraud avait été gracié, Charles Maurras n'avait pas été condamné à mort, Brasillach gracié et échappant à son tour à la mort, n'était-ce pas le signe de la fin de l'épuration? Encore peu assuré de son pouvoir, et ne pressentant pas qu'il allait bientôt le quitter, de Gaulle redoutait la pression du parti communiste qui ne cessait d'exiger que l'épuration fût rigoureuse. Il avait besoin du parti et, à la fois, le redoutait. N'eût-il pas été maladroit de le contrarier?

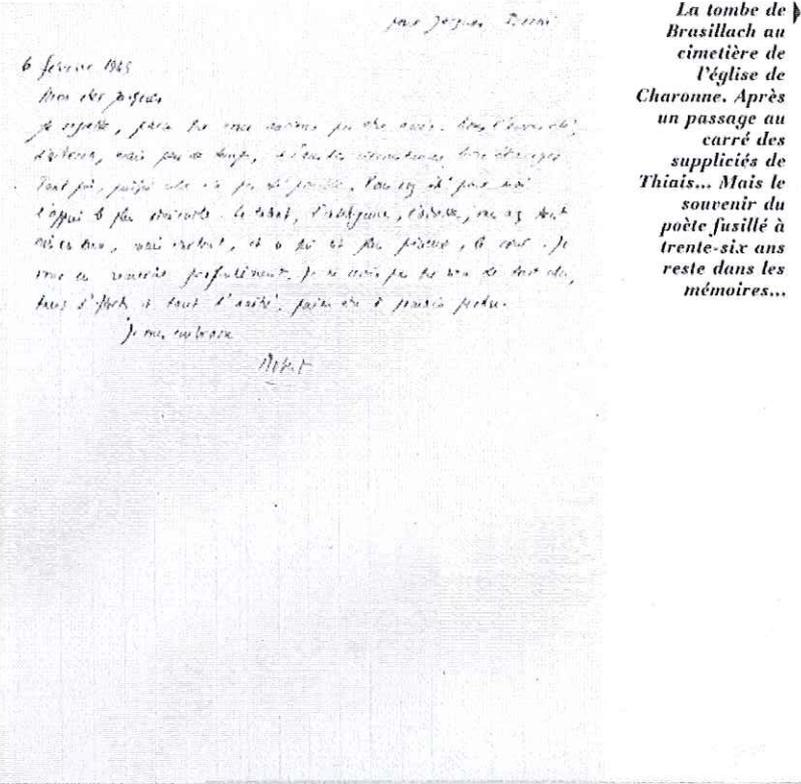
En tout cas, il ne voulait pas en prendre le risque.

Ne peut-on raisonnablement penser que la vie de Brasillach fut offerte au Moloch communiste comme l'avait été, à Alger, celle de Pierre Pucheu?

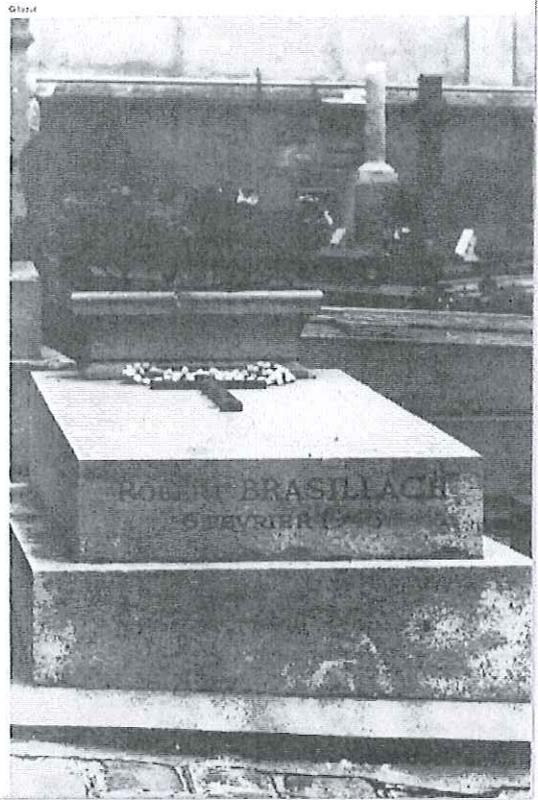
Jacques ISORNI

revolver, donna le coup de grâce. Le corps glissa doucement jusqu'à terre.  
Il était 9 h 38. Le docteur Paul, médecin légiste, s'approcha pour constater la mort.

Col 1000



La tombe de Brasillach au cimetière de l'église de Charonne. Après un passage au carré des suppliciés de Thiais... Mais le souvenir du poète fusillé à trente-six ans reste dans les mémoires...



● Philippe Bilger et Brasillach

Sous la signature de Dominique Venner, le dernier numéro de votre revue a consacré une critique élogieuse au livre de Philippe Bilger, *Vingt minutes pour la mort. Robert Brasillach, un procès expédié*. L'auteur a cité des chiffres peu connus : sous Vichy, entre 1941 et 1944, les juges des juridictions d'exception ont prononcé 19 condamnations à mort suivies d'une seule exécution. À la Libération, les mêmes magistrats siégeant dans les cours de justice ont édicté près de 7'000 condamnations à mort, suivies de 767 exécutions.

En ce qui concerne le procès de Brasillach, Philippe Bilger souligne avec indignation la rapidité du jugement, mais il discrédite l'écrivain comme on le fait souvent depuis la fin de la guerre. Il écrit : « Brasillach demeure un mort à manier avec précaution, un écrivain à aimer avec retenue et un journaliste politique à détester. » Mais on ne manie pas les morts. Ses talents de romancier et de poète sont aimés sans retenue par un grand nombre de lecteurs et ses enquêtes journalistiques lui ont permis de révéler qui était les assassins à Katyn. Ce qui a probablement signé son arrêt de mort.

Maulnier, qui l'a bien connu : « Robert Brasillach n'entrait pas volontiers dans les avenues si fréquentées par les écrivains de son siècle, du refus, du sarcasme et du désespoir. Écrivain du bonheur sensuel ou mystique, de toutes les déchirantes douceurs qui nous conduisent au bord des larmes, il respirait dans le monde de Colette ou de Claudel, non celui de Malraux ou de Kafka. »

NRH n°55, Juil.-août 2011

● Cahiers des ARB n°50 dans Rivarol

10

N° 3024 — 2 DÉCEMBRE 2011 — RIVAROL

**LES ET COMMENTAIRES**

**UNE VOCATION PRÉCOCE**

Tantôt pastiches, ailleurs parodies, souvent les deux ensemble, épicés sans vergogne de joyeux calembours approximatifs, les textes fondus dans le cinquantième Cahier de l'Association *Les Amis de Robert Brasillach* qui commémore ainsi ses 60 ans d'existence, contiennent en germe les dons multiformes du brillant et malheureux auteur des *Poèmes de France*.

Frais lauréat d'un concours de poésie aux Jeux floraux de Perpignan, élève de Terminale au lycée de Sens, il compose à 16 ans, dans la veine des célèbres chroniques de Paul Reboux et Charles Muller. *A la manière de...*, ces courtes pièces, étonnantes de sagacité imprégnée de culture livresque, où l'on perçoit, au-delà de l'imitation humoristique volontairement outrancière, « l'imprévu créateur » (disait Jacques Laurent) annonçant le subtil critique littéraire qu'il deviendra.

L'éditorial de Philippe Junod, directeur de la publication et président de l'Association, un avant-propos de Dominique Gallargues, rédacteur en chef des Cahiers, tous deux fort éclairants, et l'introduction d'Alexis Chevalier et Frédéric Sabatier, concepteurs de l'ouvrage d'après les manuscrits

originaux dont les fac-similés émouvants figurent en regard des textes imprimés, replacent ces COMMENTAIRES... dans leur contexte historique. Ils furent publiés entre 1925 et 1928 par l'hebdomadaire régional *Le Coq catalan* (« coq à talents ») d'Albert Bausil qui y tenait un *Petit billet de la semaine* dont la caricature drolatique est dessinée dans *Le Cagador descend* (« cagador : châté de nécessité, du catalan caga, du latin caesare ») ; cet « édifice si décoratif et si odorant réservé aux basses fonctions [...] trône maintenant sur les bords de la Basse », où les jeux de mots se marient avec l'idiome de Perpignan.

Selon les éditeurs, Brasillach sait à merveille repérer « les lies d'écriture, le style et les thèmes » favorisés de ses "pastichés" d'élection. Ainsi, *Mais n'le frontie dou pas toute nue* de Georges Feydeau sert de modèle à *Sois tranquille, Baptiste !*, « comédie en 1 acte, en prose ». *Dixain* se moque gentiment des simples joies domestiques célébrées par le chanteur des *Humbles François Coppée*.

À propos d'une piquette de puce, notre potache exerce sa verve jubilatoire à l'encontre de Henri Bergson et autres philologistes (à découvrir) : dans *Connescit pénétrative du moi et du non-moi*, « le pont

de fer qui relie les deux rives de l'intelligence et de la stupidité » est scruté afin de savoir « comment le courant effrent né de la sensation objective et constatative ou plutôt de l'excitant psychophysioconcomitante puce... s'est coalescé avec le courant effrent de nos cellules intra-neuro-éphaliques supraconscientes pour former un se plénifiant le conglomérat peu facilement dissoluble né du moi et du non-moi, du solé et de l'absolu qu'en nomme sensation. » Tenir compte aussi du sexe de la puce, détail capital dans les calculs de M. Kuballer, érudit de l'université de Leipzig.

Charge désopilante traquant les envolées échevelées et les engouements extra-terrestres hugoliens, des *Vers très simples* lui sont « envoyés de l'An-Delà au moyen des tables tournantes, affirmant doctement ; derrière le chaos sinistre... je suis maintenant le Penseur Auguste et j'attends le clairon farouche de l'ange visionnaire. J'ai enfoncé les portes de l'inconnu et j'ai violé la vierge du Néant. »

*L'arrivée à Panam (Julot à son aminche)* suivant Aristide Bruant : (« L'esbrouffe, où on peut y faire ! Et l'acrobate à main armée ! Pré que les tergois, t's te laissent faire ! Et les piplets »).

Tandis que *La fille de Kayçal* mime les accents sauvages de Leconte de Lisle, le cœur en échape de Lamartine s'épanche plaisamment dans *Les stances à Elvire*. On pense aux propos iconoclastes du *Confort intellectuel* de Marcel Aymé.

Avec *La balade des poulbes d'Antang*, François Villon n'échappe pas à la malice de Brasillach qui donne libre cours à ses inventions orthographiques.

« Mais quand nous voulons toucher l'âme / Le toucher ne nous sert à rien. Il ne peut connaître la flamme, / Evaluer l'adrien. Ces vers prêtés à Sully-Prudhomme, précisément dans *Le Toucher*, pointent la vanité du mélange poético-scientifique.

*Claudine au dodo* fait assaut de calembours hilarants pour illustrer les amours oranges du publiciste Gauthier-Villars dit Willy et de Colette.

C'est le dernier de ces « exercices de style » qui comportent une trentaine d'auteurs... dont quelques-uns imaginaires pour faire bon poids.

On est confondu de relever, chez un adolescent, une telle faculté d'observation jointe à la souplesse de la plume, à dessein vagabonde pour son amusement et celui du lecteur.

Marie-Gabrielle DECOSSAS.

180 pages, 6,75 FS ou 20 € + 5 € de port. ARB, Case postale 3763, 1211 Genève 3 (Suisse). Cotisation à l'Association : 40 € avec Cahiers et Bulletin (4 n° par an). Consulter également la librairie Le Pelican noir, 20 avenue Anatole France 94220 Charenton-le-Pont (<pelican@pelican-noir.com>). Alexis Chevalier : 06-09-28-13-25.

**ROBERT BRASILLACH CHEZ LES BOUQUINISTES**

PHILIPPE FROMENTIN, commissaire priseur associé

Jeudi 18 avril 2013, salle Drouot-Richelieu

BRASILLACH (R.) 1909-1945. Cahier autographe signé portant sur la Philologie Française. Environ 50 pages, in-4. 2 300 / 2 500 €

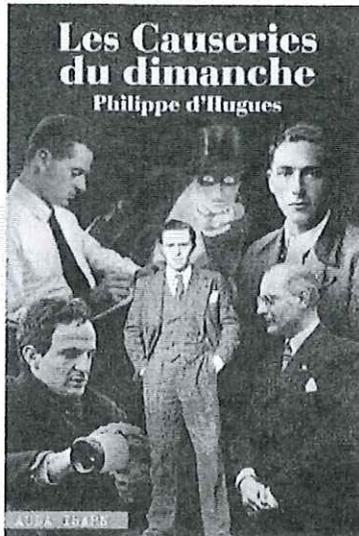
Le cahier regroupe les notes de Brasillach relatives au cours de philologie à l'École Normale Supérieure. Il contient aussi une trentaine de pages volantes, format in-8, traitant de sujets aussi divers que l'ordre des mots, les métaphores empruntées ou l'italianisme.

# Philippe d'Hugues

## Causeries du dimanche

(AUDA ISARN) 23 €

RSA 44  
 été 2013  
 p.53



À part une poignée de braves qui osent encore défier le poulpe du politiquement correct, le monde de l'édition et de l'écriture aujourd'hui est d'une nullité affligeante! De gauche forcément puisqu'ils pratiquent entre eux un véritable inceste de l'encrier, tous ces petits marquis et autres romanciers de gares et de WC, fiers et dédaigneux, enculturés jusqu'au trognon, se sentent seuls habilités à nous dire qui est un grand écrivain et qui ne l'est pas. Comme le rappelle Philippe d'Hugues, « *beaux princes de nos lettres, où sont vos livres, quelles inventions nous avez-vous apportées?* » En effet, que valent

vos Musso, vos Lévy (Marc et Bernard-Henri) et autres copains de pissotière si on les compare aux talents immenses, *horresco referens*, de Brasillach, Rebatet, Nimier, Bardèche, Sainte-Beuve, Jünger, Morand, Sérant, Gobineau, Benoist-Méchin... C'est ce qu'avait bien compris Philippe d'Hugues, par ailleurs un des meilleurs spécialistes du cinéma et biographe d'Arletty, Brasillach et Nimier, dans cette suite de portraits remarquables essentiellement parus dans les années 60 au sein de la célèbre revue *La Nation française* de Pierre Boutang. À travers tous ces portraits et analyses de certains de leurs ouvrages, ce n'est pas seulement le talent et la langue française que magnifie l'auteur. On y devine aussi une certaine conception du monde et de la vie voire une certaine philosophie de l'histoire: liberté, devoir de vérité, honneur, héroïsme, fidélité, sens de la grandeur nationale et européenne, volonté de puissance... des vertus aujourd'hui en dormition mais dont les braises couvent toujours sous la cendre. Ceux qui, il y a quelques années, ont aimé les *Que lire?* de notre ami Jean Mabire (qui nous manque tellement) ne pourront qu'apprécier cet ouvrage délicieux écrit pour des hommes verticaux. EK

*Réfléchir & Agir*, été 2013

**Maurras a Catalunya : elements per a un debat**  
**Seminari internacional 4 i 5 març de 2010 :**  
**Facultat de Lletres, Universitat de Girona**

**« La Catalogne dans l'œuvre de Robert Brasillach maurrassien »**  
**par Peter TAME**

### Introduction

Robert Brasillach est né à Perpignan en Catalogne française en 1909. Sa mère était catalane, du nom de Redo.<sup>1</sup> D'après lui, « six générations d'hommes » le séparaient seulement de ses ancêtres espagnols.<sup>2</sup> Éduqué à Paris, ce fut d'abord en 1925 que son professeur de français au Lycée Louis-le-Grand, André Bellessort, lui avait parlé le premier de Charles Maurras qui venait d'échouer dans sa tentative d'être admis à l'Académie française. Toujours non-conformiste, Bellessort lut et commenta obstinément devant ses élèves *Anthinéa* et *Les Amants de Venise*. L'effet de cette rencontre, d'abord en classe ensuite personnelle, déterminera la vie et la carrière du jeune Brasillach. Il se dit ébloui par la clarté de la pensée maurrassienne:

[...] mes premières réflexions politiques ont rencontré l'Action française et Maurras [...] et ne les ont plus beaucoup quittés depuis lors. Subitement un monde s'offrait, celui de la raison, celui de la précision, celui de la vérité.<sup>3</sup>

Et il est vrai que, malgré la dramatique séparation du maître d'avec son disciple esquissée clairement déjà à partir de 1937 et la visite de Brasillach à l'Allemagne nationale-socialiste, le disciple n'a jamais cessé de considérer Maurras comme le « Socrate » du XXe siècle et « l'homme de notre temps » qui a le mieux saisi, pénétré et porté « la destinée de sa patrie ».<sup>4</sup>

Ce fut en 1926 que Brasillach en vacances à Collioure rencontre Jaume Miravittles, jeune indépendantiste catalan condamné à mort à l'âge de 20 ans en Espagne.<sup>5</sup> Sous l'influence romantique de « Jaumet », l'écrivain qui n'avait pas encore publié de romans se passionne alors pour tout ce qui était catalan: pour Jaume 1<sup>er</sup> de Majorque, les portulans, les explorateurs et les aventures, et les œuvres de Raymond Lull. Il se procure une grammaire catalane. « Et c'est ainsi », nous raconte-t-il dans ses mémoires, *Notre avant-guerre*, « que j'ai commencé à connaître l'Espagne, ce pays qui jouerait un certain rôle plus tard, dans notre vie à tous et notre amitié, par un révolté contre elle. »<sup>6</sup> L'image de Jaumet, ce « poète » révolutionnaire, reste dans l'esprit de Brasillach comme une icône du « romantisme de la révolte et de la conspiration » qu'il dépeint dans ses mémoires ramant « au centre de Collioure »: Jaumet fut peut-être le premier chantre vivant de cette culture méditerranéenne – latine et grecque – qu'eût rencontré Brasillach, qui termine son portrait par un souvenir de Jaumet

<sup>1</sup> Hilary Ann Footitt, 'Robert Brasillach and the Spanish Civil War', *European Studies Review*, 6, no. 1, Janvier 1976: 124.

<sup>2</sup> Robert Brasillach, *Notre avant-guerre, Oeuvres complètes de Robert Brasillach* (Paris, Club de l'Honnête Homme, 1964), tome VI, p. 155.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 39.

<sup>4</sup> *Ibid.*, pp. 202, 340.

<sup>5</sup> William Tucker qualifie Miravittles (sic) d'anarchiste, ce qui est faux. Dans les années vingt, Jaume Miravittles était communiste et républicain catalan. Il est vrai que présenter Miravittles comme « anarchiste » dont l'idéologie aurait influencé Robert Brasillach conforte la thèse principale de Tucker dans sa biographie politique de l'écrivain, c'est-à-dire que le terme « anarchofascisme » conviendrait le mieux pour décrire son idéologie. Voir William Tucker, *The Fascist Ego: A Political Biography of Robert Brasillach* (Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, 1975), pp. 5ff, 24. Anne Brassié reproduit la même erreur dans sa biographie de l'auteur, *Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur* (Paris, Robert Laffont, 1987), p. 58. Pierre Pellissier est plus précis en qualifiant Miravittles (sic) d'indépendantiste catalan. (Pierre Pellissier, *Brasillach... le maudit*, Paris, Denoël, 1989, p. 52.) Ce qui paraît avoir induit en erreur certains critiques, c'est que le personnage fictif de Ventura Pia dans le quatrième roman de Brasillach, *Comme le temps passe...*, inspiré clairement de Miravittles, est en effet anarchiste. Voir Robert Brasillach, *Comme le temps passe...* in *Oeuvres complètes de Robert Brasillach*, (Paris, Club de l'Honnête Homme, 1963), tome II, p. 78.

<sup>6</sup> Robert Brasillach, *Notre avant-guerre, Oeuvres complètes de Robert Brasillach*, tome VI, p. 56.

secrétaire général des milices antifascistes en 1936, au début de la révolution espagnole, ensuite délégué à Paris de la propagande catalane. Ecrivant à son compatriote installé à Paris, Jaumet assurait Brasillach « [...] qu'il lisait toujours Maurras, le seul Français qui ait compris la Catalogne. »<sup>7</sup> Brasillach, ami d'un communiste catalan qui lit Maurras, voilà des relations surprenantes ! Mais elles soulignent l'éclectisme idéologique du jeune écrivain pour qui l'orthodoxie des idéologies et des partis politiques n'avaient que peu d'intérêt. Ce qui réunissait Brasillach à Miravittles, à part le charme de celui-ci et leur commune culture catalane, c'étaient les éléments de poésie méditerranéenne que l'on retrouve également dans l'œuvre de Maurras, à savoir, selon les mots de Brasillach, « notre mer, nos rivages salés, l'été, couleur de pêche, les rochers roux de nos plages [...] ».<sup>8</sup>

La condamnation de l'Action française par le Vatican en 1926 pour perversion de la jeunesse française n'a fait qu'attirer Brasillach encore davantage vers les « excommuniés » du mouvement prétendument catholique.<sup>9</sup> En 1927, Brasillach contribua quatre portraits littéraires à la revue *Le Coq catalan*, « ses premières études critiques », selon Anne Brassié, dont celui de Charles Maurras. On y lit que le jeune critique croit à la doctrine monarchiste de l'Action française. « Autour du roi, [...] un régionalisme poussé. Ainsi « nous serons plus libres en réalité: libre d'avoir des libertés et non la liberté qui n'est qu'un mot » ». <sup>10</sup> Nous verrons que cette « belle structure » théorique, bien qu'elle soutienne à peu près son premier ouvrage, *Présence de Virgile*, ne résistera pas au non-conformisme de Brasillach lorsqu'il développe sa pensée politique dans les années 30 et, surtout, dans ses romans, qui en disent aussi long – bien que sous une autre forme – sur son idéologie que ses essais et ses articles journalistiques. Ce n'est pas pour rien que le mémorialiste de *Notre avant-guerre* se souvient que, dans sa jeunesse, tout « ce qui était permis et tout ce qui était défendu » l'attirait, susceptible comme il l'était, à « tous les paradis terrestres », que ce soit à Paris ou dans le Midi, en France ou ailleurs en Europe.<sup>11</sup> C'est cet esprit d'ouverture chez Brasillach, démontré surtout dans ses romans, que nous allons contraster avec l'esprit plus rigide et doctrinaire de Maurras, théoricien d'un royalisme anachronique.

Au cœur donc de la pensée de Maurras (et de Brasillach) se trouve la Méditerranée, le *mare nostrum* des Romains et de Mussolini. Matrice de notre civilisation héritée à l'origine des Grecs, elle paraît au début d'*Anthinéa* de Charles Maurras comme titre, « Notre mer », de la première lettre qu'il envoie d'Athènes en mars 1896 lors de sa visite aux Jeux Olympiques.<sup>12</sup> Pour lui, comme pour son maître provençal, Frédéric Mistral, la Méditerranée est la propriété commune à tous les Méditerranéens, qu'ils soient catalans ou provençaux. Dans un livre sur la guerre d'Espagne, Maurras rappelle que Mistral évoquait la « fraternité catalane » et que pour le poète maillanais, « la Provence répond à la Catalogne « comme le clerc au prêtre », et – « à travers l'onde qui soupire » ». Suivant l'exemple de Mistral, Maurras déclare être attaché à « [...] cette race et à ce pays », c'est-à-dire à la Catalogne.<sup>13</sup>

Dès le début de sa scolarité au Lycée Louis-le-Grand à Paris, Brasillach conçoit le projet d'écrire un roman policier. Il s'appellera *Fulgur* et sera publié en feuilleton dans *La Tribune de l'Yonne* en 1927. Un des ressorts principaux de l'intrigue surréaliste de ce « polar » écrit en collaboration avec huit de ses camarades est une conspiration mystérieuse pour restaurer l'ancien royaume catalan qui rivaliserait avec celui des Britanniques et ébranlerait le monde.<sup>14</sup> On voit qu'un sens de l'humour anarchique marque les premiers écrits de Robert Brasillach qui n'oublie pas ses origines catalanes. Cette « révolte en Catalogne » anticipait de façon visionnaire « [...] la conspiration du colonel Macia pour établir la république catalane. »<sup>15</sup> Bien que les aventures hétéroclites racontées dans le feuilleton

7 Ibid., p. 58.

8 Ibid.

9 C'est ainsi que Pierre Pellissier qualifie Charles Maurras et « son fidèle » second, Léon Daudet. Voir Pierre Pellissier, op. cit., p. 54. Quant à l'attraction sulfureuse de l'Action française pour Robert Brasillach, voir Michel Laval, *Brasillach ou la trahison d'un clerc* (Paris, Hachette, 1992), p. 30.

10 Anne Brassié, op. cit., pp. 53-54.

11 Robert Brasillach, op. cit., p. 60.

12 Charles Maurras, *Anthinéa* (Paris, Flammarion, 1912), p. 17.

13 Idem, *Vers l'Espagne de Franco* (Paris, Editions du Livre Moderne, 1943), pp. 96-98.

14 Jean Servièrre (pseudo.), *Fulgur: grand roman d'aventures de police et d'épopée* (Paris, Julliard, 1992), Préface, p. 11.

15 Ibid., p. 9.

constituassent un énorme canular littéraire perpétrés par de jeunes étudiants de grand talent, elles prévoient étrangement dans un dénouement apocalyptique « [...] la péninsule ibérique [...] à feu et à sang » une bonne dizaine d'années avant la guerre civile d'Espagne en 1936-39.<sup>16</sup>

Ce fut sans doute à peine quelques années après la rédaction de *Fulgur* que Robert Brasillach rencontra Charles Maurras en personne en 1930. Encore étudiant, il commença à contribuer à la chronique littéraire de *L'Action française*. A partir de cette année, il ne cessera de fréquenter celui pour qui il affichera une attitude quelque peu ambivalente, mêlée d'ironie et de respect. Par exemple, lors d'une des dernières rencontres régulières de Brasillach et de Maurras chez la comtesse Murat, le Catalan et le Provençal se taquinaient mutuellement « devant un souper méridional » sur l'antériorité du provençal et du catalan. Brasillach se souvient alors que Maurras préférerait rassembler plutôt que diviser les peuples descendus des Phocéens, des Grecs et des Romains:

Il (Maurras) me citait Mistral, sur la Provence et la Catalogne, unies « par l'onde qui soupire »: ce sont les mots qu'il a inscrits au bas d'une belle image de lui prise par Pierre Varillon, qu'il m'a donnée.<sup>17</sup>

A la même époque, le dernier voyage de « liberté » accompli par Brasillach fut ce qu'il appelle la « chevauchée fantastique » en Espagne de l'après-guerre civile en 1939. A la fin de ses mémoires, nous avons l'impression d'un cycle ou d'un cercle prédestiné qui se ferme lorsque son périple s'achève sur la petite place de Figueras où jadis avait joué son ami catalan Jaume Miravittles. Ce fut son adieu à la jeunesse.<sup>18</sup>

### Présence de Virgile (1931)

Avant de composer son premier roman, Brasillach avait consacré un petit livre à une vie quelque peu romantisée de Virgile, poète latin « de l'ordre, poète de l'Etat et de la nation, poète de l'empire, poète de la paix retrouvée au terme des mélancolies de la guerre, de ses dépossessions et de ses migrations, poète de l'amour et de ses détresses, de la tradition et de ses espoirs [...] ».<sup>19</sup> Ce Virgile de Maurras cité ci-dessus n'est pourtant pas tout à fait le Virgile de Brasillach qui souligne la valeur des amitiés du poète, son enfance, sa jeunesse, sa famille, sa sensualité, son amour de la nature et son panthéisme, sa Mantoue natale, sa peur du vieillissement, et le passage du temps.<sup>20</sup> Son Virgile est bien plus romantique que celui de son « maître », éternellement classique dans ses goûts esthétiques. Virgile put jouir, selon son jeune biographe, « du paradis terrestre » qu'était la côte napolitaine où il alla vivre quelque temps pendant sa jeunesse. La description de cette côte paradisiaque que Brasillach ne connaissait pas à l'époque a été inspirée, selon son beau-frère Maurice Bardèche, par le littoral catalan de Collioure.<sup>21</sup> Une nostalgie de la jeunesse se fait sentir chez le Virgile de Brasillach.<sup>22</sup> Maurras n'aurait sans doute pas approuvé « cette littérature de cénacle » alors que pour Brasillach, c'est ce qui peut soutenir un écrivain ou un poète, un peu comme la famille soutient chacun(e) de ses membres.<sup>23</sup> Pourtant, Brasillach et Maurras se sont accordés pour voir en Virgile le chantre de sa patrie, de sa nation, et d'une certaine « actualité » éternelle. En outre, ils admiraient tous les deux ce poète attaché à l'idée de « la continuité dynastique », surtout d'une famille royale ou impériale.<sup>24</sup> La littérature qui n'est que littérature semble à Brasillach une activité bien étroite et éloignée de la vie.<sup>25</sup> Car si

16 Ibid., p. 339.

17 Robert Brasillach, op. cit., p. 302.

18 Ibid., p. 335.

19 Robert Brasillach, *Présence de Virgile* (Paris, Alexis Redier, 1931). La citation est de Charles Maurras, *Action française*, 21 mars 1923, *Dictionnaire politique et critique*, établi par les soins de Pierre Chardon (Paris, A la Cité des livres, 1933), tome 5, p. 419, s.v. « Virgile ».

20 Robert Brasillach, *Présence de Virgile*, pp. 149, 225.

21 Maurice Bardèche, Note, *Présence de Virgile, Oeuvres complètes de Robert Brasillach* (Paris, Club de l'Honnête Homme, 1964), tome VII, p. 5.

22 Robert Brasillach, *Présence de Virgile*, p. 91.

23 Ibid., p. 45. Voir aussi Charles Maurras, *L'Avenir de l'intelligence* (Paris, L'Age d'homme, 2002), « Littérature de cénacle ou de révolution », p. 121.

24 Ibid., p. 207.

25 Ibid., p. 118.

Brasillach voit en Virgile un précurseur de Mussolini en 1931, Maurras évoque la cérémonie de la Sorbonne en 1923 en l'honneur de « ce Gaulois de Mantoue », ce « Virgile [...] vivant », qui « [...] répondait à toutes les « actualités » de notre heure et de toutes les heures ».<sup>26</sup>

Comme le raconte Maurice Bardèche dans sa préface à *Présence de Virgile* dans les *Ceuvres complètes de Robert Brasillach*, grâce à leur professeur André Bellessort au Lycée Louis-le-Grand, « [...] l'Énéide était même devenue une sorte d'épopée d'Action française [...] » pour eux. Bardèche continue en expliquant qu'il comprend aisément comment « [...] un jeune disciple de Maurras n'ait pas été insensible à l'image de ce savant trouvère de l'unité nationale [...] ».<sup>27</sup>

Le thème de la dépossession d'un pays, du « sol de la patrie » – Brasillach cite un poème de Virgile qui lamente les après-guerres civiles en Italie – devient poignant lorsque l'on pense comment cela préfigure le destin de la France en 1940.<sup>28</sup> Dans l'œuvre de Maurras, ce thème remontait au moins à la guerre franco-prussienne de 1870-71 dont il prétendait se souvenir et qui avait formé une bonne partie de sa doctrine germanophobe et de ses « rêveries de panlatinisme ».<sup>29</sup>

Le Virgile de Brasillach suit le penchant de son biographe pour les débuts. Résumant l'attitude des écrivains en général après la publication d'un livre, Brasillach constate: « A chacun de ses livres futurs, l'écrivain croit débiter. Et Virgile débuta réellement jusqu'à la fin de sa vie ».<sup>30</sup> C'est ce que Brasillach appellera ailleurs « le mystère du commencement ».<sup>31</sup> Cette réflexion sur le travail créatif d'un artiste qui serait un perpétuel recommencement et une perpétuelle réinvention illustre bien une certaine subjectivité ainsi qu'une liberté d'interprétation chez Brasillach de la vie et de l'œuvre du poète latin. On sent déjà que ce jeune écrivain suivra sa pente naturelle dans la création et la recréation de mondes fictifs, penchant qui trouvera bientôt sa meilleure expression dans le genre littéraire du roman.

### *Le Voleur d'étincelles* (1932)

Bien des éléments de la biographie de Virgile se retrouvent dans le premier roman de Robert Brasillach, *Le Voleur d'étincelles*. C'est l'histoire d'un jeune homme de 1928, Lazare Mir, qui renaît en quittant un Paris curieusement dystopique pour retourner dans le Midi où il a de la famille et où il est question de renouer ses liens avec ce que l'auteur, fortement influencé par Kipling, appelle « les bêtes de la famille ». C'est le seul roman où l'auteur nous présente une capitale décadente, « américanisée », et donc profondément anti-maurrassienne.<sup>32</sup> Lazare cherche visiblement de l'ordre; il fait preuve d'un besoin presque métaphysique d'un « ordre permanent et rationnel ».<sup>33</sup> En cela, il ressemble un peu à Charles Maurras, qui se sentait « dépaycé, déclassé, dépossédé » à son arrivée à Aix-en-Provence en 1876, selon le premier chapitre du livre de James McCearney, *Maurras et son temps*, dont le titre est « Le Paradis perdu ». Lazare est un jeune homme « déraciné » et déboussolé.<sup>34</sup>

C'est pour échapper au sentiment d'isolement engendré dans le milieu urbain de la capitale que Lazare rentre au bercail à Collioure, haut lieu de la Catalogne française. Le roman est teinté d'un certain mysticisme que l'on pourrait qualifier de « méditerranéen », analogue à celui de Maurras dans son *Anthinéo* car les deux hommes puisent de toute évidence dans leurs souvenirs d'enfance du pays

26 Charles Maurras, Dictionnaire politique et critique, tome 5, p. 420, s.v. « Virgile ».

27 Maurice Bardèche, Note, *Présence de Virgile*, Oeuvres complètes de Robert Brasillach, tome VII, p. 6.

28 Robert Brasillach, *Présence de Virgile*, p. 89.

29 Charles Maurras, op. cit.

30 Robert Brasillach, op. cit., p. 133.

31 Robert Brasillach, « Pureté de Noël: le mystère du commencement », *La Revue française*, 21 décembre 1930, in *Ceuvres complètes de Robert Brasillach*, tome XI, pp. 58-60.

32 Robert Brasillach, *Notre avant-guerre*, p. 17.

33 Peter Tame, *La Mystique du fascisme dans l'oeuvre de Robert Brasillach* (Paris, Nouvelles Editions Latines, 1986), p. 169. Pour Maurras, l'ordre fait partie intégrante de son concept de « Latinité ». Voir Charles Maurras, op. cit., tome 2, s.v. « Latinité ».

34 James McCearney, *Maurras et son temps* (Paris, Albin Michel, 1977), p. 19.

dans leurs créations artistiques. Cet espace géographique, transposé dans ses livres, est imaginaire, subjectif, et n'appartient qu'à l'écrivain individuel. Nous appelons cet espace une « isotopie ».

Le thème principal du *Voleur d'étincelles* concerne la famille et les liens qui attachent les êtres humains aux leurs. Le roman représente donc une tentative de réappropriation littéraire et atavique d'un groupe familial, d'une communauté, et d'une région, car depuis son contact avec les œuvres de Charles Maurras et de Maurice Barrès, Brasillach déploie de plus en plus dans son oeuvre la notion de limites territoriales.

Cette mystique méditerranéenne s'apparente à « l'esprit latin » de Charles Maurras,<sup>35</sup> esprit bien plus politisé que celui du « maître de Maillane », c'est-à-dire du grand poète Frédéric Mistral. Lazare, Augustin Meaulnes méditerranéen, retrouve son pays véritable, isotopie voire utopie, mais, au contraire du héros de Fournier – « [...] il revient à son pays natal, que jamais il n'a oublié ».<sup>36</sup> Toute la vie de Lazare, comme celle de son créateur, sera « vouée à cette Méditerranée constante... ».<sup>37</sup>

A Collioure, il est accueilli par sa tante, Serafina, vieille femme excentrique qui commence à lui « raconter » sa famille. Dans un chapitre intitulé « L'Orage », Serafina semble agir en médium, voire en Pythie, pour évoquer les « ombres » des ancêtres de la famille Mir. Son neveu se sent atteint d'une « émotion indicible » lorsqu'elle égrène des « noms pareils au sien ». Il se demande: « Vers quelle région mystérieuse cette voix et ces litanies obscures l'entraînaient-elles ? »<sup>38</sup>

Le lieu natal de Lazare finit par prendre la forme d'un visage de femme pour Lazare dont la cousine, Claude, qui vient en visite chez sa tante Serafina, lui rappelle en synecdoque toute la famille et toute la Méditerranée. Il se sent attiré par sa sensualité méridionale et sa maturité - elle a 15 ans de plus que lui. Il faudrait évoquer ici le mot d'Henri Alain-Fournier, grande « figure votive » pour Robert Brasillach, au sujet des femmes et des paysages:

La femme ne fut jamais pour moi que des paysages, que la rappelleuse d'heures, de pays et de paysages.<sup>39</sup>

Dans une métaphore filée qui semble presque défier la syntaxe – elle s'étend sur une page et demie - et dont les modulations rappellent surtout la poésie de Virgile, le visage de Claude évoque pour Lazare toute une suite de comparaisons, dont le voyage d'Ulysse avec ses dangers et ses espoirs, « paysage énigmatique et gigantesque [...] pays inconnu [...] ». Lorsque Claude écarte finalement son visage afin de refuser le baiser plus que familial offert par son cousin, c'est comme si elle et Lazare échouaient dans un pays « désert ».<sup>40</sup> L'orage qui grondait au loin n'éclatera pas; ce ne sera donc pas la rencontre passionnelle d'Enée et de Didon. Et pourtant, quelque chose s'est passé entre ces deux membres de la même famille. Ce moment, nous dit le narrateur, « [...] divisait le temps [...] »; Lazare « à demi hors du monde » revient, mais rien ne sera comme avant. C'est comme si le péché originel les aurait marqués une fois pour toutes. Comme son nom l'indique, il renaîtra à la façon du Lazare de la Bible. Mais ce sera un adulte qui ne pourra plus jamais rentrer dans le monde de l'enfance. Le même concept biblique et puritain se retrouvera encore plus développé par Brasillach au début de *Comme le temps passe...*, roman de 1937.

Ce visage d'amour ou de passion naissante en ce qui concerne un paysage, une ville, une région, on le retrouve également chez Charles Maurras qui raconte, par exemple, qu'un « poète français », apprenant qu'il allait à Athènes en 1901, le taquina en remarquant:

---

35 Charles Maurras, op. cit.

36 Robert Brasillach, *Le Voleur d'étincelles*, in *Oeuvres complètes de Robert Brasillach*, tome I, p. 145.

37 Ibid., p. 126.

38 Ibid., p. 48.

39 Jacques Rivière, *Alain-Fournier: Correspondance 1904-1914; nouvelle édition entièrement revue et complétée par Alain Rivière et Pierre de Gaulmy*, I, avril 1904 – avril 1907 (Paris, Gallimard, 1991), p. 618.

40 Robert Brasillach, op. cit., pp. 134-37.

- Vous allez à Athènes comme à un rendez-vous d'amour.<sup>41</sup>

Rendez-vous d'amour ou retour à la matrice ? Car pour ce qui est du *Voleur d'étincelles* au moins, le visage de Claude rappelle curieusement une figure maternelle tout autant que celle d'une amante. Et le fantôme de « la jeune fille de 1901 », la mère de Lazare, qui revient constamment dans ses souvenirs depuis que sa tante lui en a montré la photographie est souvent mêlé à la représentation de sa cousine, Claude. Un aspect de la renaissance de Lazare se trouve dans son brassage imaginaire de ces fantômes et de ses personnages de la famille avec le paysage de Collioure de sorte que famille et pays ne deviennent qu'un seul phénomène et une force motrice dans sa vie. Quant à Charles Maurras, la Grèce antique ne représentait-elle pas pour lui la mère nourricière de notre civilisation contemporaine ?<sup>42</sup> Athéna, selon Maurras qui voyait en « Minerve » une figure maternelle et protectrice dans une certaine mesure, représentait pour lui « [...] la lumière de la sagesse et de la raison. »<sup>43</sup>

Le dernier chapitre du *Voleur d'étincelles*, apprécié surtout par Henri Massis de l'Action française ainsi que de l'Académie française et de la mère du romancier, laisse Lazare devant le petit cimetière de Mont-Louis dans les Pyrénées, accompagné de ses morts et de deux vivantes (sa tante Serafina et sa cousine Claude, dont il semble être amoureux) où il retrouvera les siens. La dernière image de Lazare est donc celle d'un « sujet transindividuel », selon le mot de Lucien Goldmann, puisque tout individu est évidemment aussi membre d'une communauté.<sup>44</sup>

*Le Voleur d'étincelles* porte la marque d'un jeune romancier évidemment doué, même si le roman souffre parfois de quelques longueurs. En général, les premiers romans se distinguent souvent par l'influence facilement discernable des lectures préférées de l'écrivain en question. Pour ce qui est des influences littéraires que l'on peut facilement identifier dans ce beau roman de Robert Brasillach, elles semblent être assez variées : Colette, Gide, Alain-Fournier, Péguy, Maurras, et, bien sûr, Barrès. On notera par ailleurs que ce sont surtout les romans de ces grands auteurs qui ont eu un impact évident sur le jeune Brasillach.

### *Comme le temps passe...* (1937)

Le premier chapitre de *Comme le temps passe...* s'intitule « La Création du monde ». Il souscrit ainsi au mythe du commencement qui reparaît souvent dans l'œuvre de Robert Brasillach. Ce mythe fait partie de son romantisme alors que son maître, Charles Maurras, semble avoir toujours préféré les termes, l'accompli et la perfection. « Aucune origine n'est belle » aux yeux de Maurras, nous explique Pol Vandromme dans son livre sur le maître à penser de plusieurs générations.<sup>45</sup> Pour Brasillach qui écrivit *Comme le temps passe...* en 1936-1937, il s'agit d'une « palingénésie » littéraire, une recreation du monde par l'écrit déjà esquissée de façon explicite à la fin du *Voleur d'étincelles* (1932) lorsqu'il avait signalé par le terme « palingénésie » la résurrection spirituelle de son héros Lazare.<sup>46</sup>

Brasillach choisit sa Catalogne natale comme scène fondatrice de son roman. C'est là que commence la vie des deux personnages principaux. C'est là l'Eden de René et de Florence Cortade dont le destin sera commun. Ce sont des orphelins puisque leurs parents ont été tués dans un accident de voiture. « Au commencement, il y eut le Paradis Terrestre. » Ainsi débute le roman.<sup>47</sup> Mais il s'agit ici d'une « isotopie », c'est-à-dire d'une Catalogne imaginaire, voire historique, car ce lieu primaire s'avère être

41 Charles Maurras, *Anthinéa*, p. 27.

42 Idem, *Dictionnaire politique et critique*, tome 2, s.v. « Grèce » : selon Maurras, la sagesse athénienne « [...] trace aux endroits où l'homme aborde l'univers ces figures fermes et simples qui sont mères communes de la beauté et du bonheur. » Voir aussi William Tucker, op. cit., pp. 72-73.

43 Idem, *Anthinéa*, p. 97.

44 Lucien Goldmann, « Pensée dialectique et sujet transindividuel », *La Création culturelle dans la société moderne* (Paris, Denoël-Gonthier, 1971), pp. 121-54. Voir aussi Edmond Cros, *Le Sujet culturel : sociocritique et psychanalyse* (Paris, L'Harmattan, 2005), pp. 19, 41.

45 Pol Vandromme, *Maurras, l'Eglise de l'ordre* (Paris, Editions du Centurion, 1965), p. 23.

46 Robert Brasillach, op. cit., pp. 146-47 : « La plus formidable des palingénésies, riche en promesses, l'accouche de sa ville natale et funèbre, dans un matin pareil au premier matin du monde. »

47 Robert Brasillach, *Comme le temps passe...* op. cit., p. 15.

l'île de Majorque qui, au début de ce vingtième siècle, ne fait plus partie du royaume catalan depuis quelque temps. Les enfants sont élevés par leur tante Espérance dans la petite ville de Pollensa. Le narrateur y voit « [...] un des lieux privilégiés du monde ». <sup>48</sup> Nous découvrons plus tard qu'une figure protectrice veille sur eux, mais de loin, car elle se trouve à Paris et s'appelle, comme Dieu dans les mystères médiévaux, « la Figure ». Les parallèles établis dans le texte avec la Bible sont d'ailleurs nombreux.

Bien qu'ils semblent vivre déjà dans un « Paradis terrestre », les deux enfants éprouvent un besoin curieux de s'inventer encore un Paradis. Celui-ci prend la forme d'un port de pêche tout près de chez eux, au nom d'Alcudia, qu'ils n'ont jamais visité. Ils n'y vont qu'en rêve. Et ils s'y donnent rendez-vous dans leurs rêves. La dimension onirique domine dans cette partie du récit. La Méditerranée où ils plongent chaque jour – « cette mer du songe » – représente l'élément primordial et primitif dont toute la vie terrestre est sortie. Alcudia est pour les enfants « la cité des songes ». <sup>49</sup>

Achronique ou uchronique, la vie des enfants s'écoule paisiblement dans l'espace qui est l'ancien royaume catalan. Peut-être le choix du nom de René pour son jeune héros constitue-t-il un hommage oblique au Provençal Charles Maurras puisqu'il s'agit sans doute du renommé René d'Anjou, comte de Provence. <sup>50</sup> En tout cas, les enfants parlent français, espagnol, et le catalan majorquin. Ils vont même jusqu'à inventer une langue pour une autre « isotopie » (ou utopie), une île « [...] aux environs de Tahiti, au fond de la mer sous une cloche à plongeurs de verre, et éclairée par un soleil artificiel. » <sup>51</sup> C'est une vie de « petits sauvages », une existence un peu « barbare » que Charles Maurras, défenseur de l'ordre et de la civilisation, n'aurait certainement pas approuvée. Le jeune « disciple » se distingue donc nettement ici du champion de l'autorité, monarchique ou autre, car son narrateur semble pleinement approuver l'indiscipline et le laisser-aller apparent de la tante Espérance en matière d'éducation civique et culturelle.

D'autres « mondes » – isotopiques puisqu'imaginaires - créés par ces enfants hautement inventifs se trouvent par exemple dans le grenier de leur maison, un peu à l'instar du *Grand Meaulnes*, roman qui a fortement influencé Brasillach. Là, loin des adultes, ils jouent aux poupées, au théâtre, comme jouaient le jeune Robert Brasillach et sa sœur Suzanne selon ce qu'il raconte dans ses mémoires, *Notre avant-guerre*. <sup>52</sup> C'est « le grenier même du Paradis ». <sup>53</sup> Florence, la sœur de René, parvient même à s'entretenir avec des morts, surtout avec ceux qui lui sont proches, comme sa mère disparue dans l'accident de voiture. Le romantisme de tels mondes invisibles et de tels rapports fantaisistes ne relève évidemment pas d'une quelconque doctrine de « raison » ou de classicisme, sans « couleur locale », du type maurrassien. <sup>54</sup>

Lorsque René doit quitter « la grande île de l'enfance » pour aller à Paris, devenir adulte responsable, et consulter la « Figure », les deux enfants ressentent vivement la nostalgie et le regret des jours de bonheur passés, « isolés du monde ». <sup>55</sup> On retrouve d'ailleurs des échos de ce genre de tristesse chez le jeune Maurras, exprimés par Stéphane Giocanti dans son excellente biographie, lorsqu'il conclut sur la fin de la jeunesse du Martégal à Aix-en-Provence et ses projets pour aller s'installer à Paris à l'âge de dix-sept ans:

L'enfance a été son pays des merveilles au doux royaume de Provence; voici que l'adolescence déchaîne sur lui toutes les formes de tempête, la surdité, le désespoir, la tentative de suicide, la

---

48 Ibid.

49 Ibid., p. 164.

50 Le roi René, comte de Provence, est né en 1409 à Angers et meurt en 1480 à Aix-en-Provence. (Charles Maurras, Dictionnaire politique et critique, tome 4, p. 225, s.v. « Provence ».)

51 Robert Brasillach, op. cit., p. 28.

52 Idem, *Notre avant-guerre* in Oeuvres complètes de Robert Brasillach, tome VI, p. 50.

53 Idem, *Comme le temps passe...* in Oeuvres complètes de Robert Brasillach, tome II, p. 55.

54 Cf. Charles Maurras, op. cit., tome 1, pp. 263-65, s.v. « Classicisme ».

55 Robert Brasillach, op. cit., p. 37.

crise de la foi, le renoncement à la mer des ancêtres. De ces espaces réels et imaginaires, un matelot ne sort pas indemne.<sup>56</sup>

Chez Maurras, alors, la rupture entre l'enfance et l'adolescence s'est avérée bien plus dramatique pour ne pas dire plus traumatisante, que pour le couple fictif de Brasillach. Toujours est-il que nous avons évidemment affaire au même type de sentiment de déchéance au seuil de la maturité.

La brume du nord et la laideur de la capitale rebutent René tout d'abord. Puis, comme l'avait fait Brasillach, il s'y habitue et se lie d'amitié avec toutes sortes de personnages plus ou moins hauts en couleurs. Il y a surtout Ventura Pia, indépendantiste catalan, modelé sans doute sur l'ami de Robert Brasillach pendant qu'il étudiait à Louis-le-Grand, Jaume Miravittles, qui regarde l'Espagne et les Espagnols comme « des oppresseurs » de sa patrie.<sup>57</sup> Mais il est possible qu'un autre Catalan, le colonel Macia, dont Maurras avait déjà critiqué l'action séparatiste en 1931, ait pu également inspirer au jeune romancier ce personnage rebelle et romantique.<sup>58</sup> La Catalogne de Ventura lui appartient: c'est une isotopie, une image personnalisée, car le narrateur nous dit que Ventura est « porteur de mirages » et de « [...] vieux chants de révolte des Catalans », dont « l'hymne des Faucheurs » et même « L'Internationale » en catalan:

Ce garçon de vingt ans lui [à René] en imposait d'une façon assez singulière, par tous les romantismes faciles de la révolte et de la mort.<sup>59</sup>

Il faut remarquer ici que l'aspect politique et idéologique du personnage n'attire pas spécialement René, qui, comme Brasillach, n'a rien d'un doctrinaire; il est plutôt sensible à un « romantisme de la révolte et de la conspiration qu'il faut bien que tout jeune homme ait connu un jour. »<sup>60</sup> Ce désintérêt pour la doctrine exercera de plus en plus son influence sur Brasillach, disciple de Charles Maurras par le charme de la personnalité et du donquichottisme du vieux lutteur non-conformiste plutôt que par sa politique.

Lorsque, plus tard, René et Florence se marieront, ils voyageront en Espagne, « [...] le pays qui parlait le mieux à leur cœur après la France. »<sup>61</sup> A Madrid, ils font la connaissance d'un jeune rebelle carliste nommé Pablo. C'est un jeune qu'on appellerait aujourd'hui un SDF, un Robinson Crusoé « [...] abandonné, vivant en marge de la ville, de la société [...] ». <sup>62</sup> Il rappelle au couple, surtout à René, Ventura Pia, donnant l'impression que ce qui réunit ces deux conspirateurs, c'est qu'ils conspirent pour conspirer, la cause ou la doctrine comptant pour peu. Il est vrai que Pablo, orphelin à dix ans et protégé par « la douce anarchie » de la communauté madrilène, œuvre pour « la monarchie légitime », ce qui plairait sans doute à Maurras monarchiste par excellence.<sup>63</sup> Mais le narrateur, tout comme René et Florence maintenant adultes, donnent l'impression que Pablo conspirerait « gratuitement, si l'on peut dire, pour son pays », attitude peu claire sur le plan idéologique et somme toute « un peu triste ». <sup>64</sup>

Ce n'était pas la première fois que Florence et surtout René se trouvaient en présence de quelque rêveur de la politique. C'est même uniquement sous l'aspect du rêve et de l'étrangeté que la politique leur était toujours apparue, de M. Matricante [leur excentrique gardien] à Ventura.<sup>65</sup>

56 Stéphane Giocanti, Charles Maurras: le chaos et l'ordre (Paris, Flammarion, 2006), p. 53.

57 Robert Brasillach, op. cit., p. 74.

58 Charles Maurras, Action française, 18 avril 1931, op. cit., tome 4, pp. 369-72, s.v. « Régionalisme ».

59 Robert Brasillach, op. cit., p. 74.

60 Ibid., p. 77.

61 Ibid., p. 139.

62 Ibid., p. 143.

63 Ibid.

64 Ibid., p. 142.

65 Ibid.

Brasillach pense-t-il ici au vieux « rêveur » de la politique, son maître Maurras ? Certes, le destin de Pablo est plus cruel encore que celui de Maurras – il est tué tout de suite après leur rencontre dans une bagarre de rue entre ouvriers socialistes et « la troupe ». Il fait ainsi partie d'une série de jeunes garçons fictifs de l'œuvre de Brasillach qui meurent très jeunes. La préfiguration du destin de l'auteur lui-même va encore plus loin dans le texte car le narrateur, faisant disparaître Pablo relativement vite et sans trop de lamentations, fait tout de même allusion au « petit poète assassiné. »<sup>66</sup>

Dans une scène justement célèbre pour son érotisme, peu caractéristique d'ailleurs pour Brasillach romancier, les rêves se mêlent à la description de l'étreinte bien sensuelle de René et de Florence. Dans cette « Nuit de Tolède », « onirotopie » (monde des rêves) succède à « érotopie » (domaine de l'amour charnel). Et c'est le même Paradis inventé par le couple enfantin, c'est-à-dire Alcudia, « le port du bonheur », auquel ils accèdent par le songe bien qu'ils ne soient plus des enfants. Ce privilège d'entrer dans « le royaume des enfants » leur est accordé, sans doute parce que ce sont « deux époux enfantins » et innocents. Mais ce sera un des derniers voyages oniriques qu'ils feront à « la cité des songes » et à ses remparts qui s'élèvent au-dessus des vagues de la mer méditerranéenne.<sup>67</sup> A partir de ce moment de bonheur, la période de grâce et d'innocence semble révolue, tout comme le « [...] paradis de leur enfance, et déjà l'archange était en marche pour leur en interdire l'entrée, avec son épée, qui flamboie ». <sup>68</sup> Une seule visite encore sera permise plus tard pendant que le couple sera séparé pour bien des années par un malentendu.

Ce malentendu a lieu dans une ville de garnison, en Bourgogne, qui s'appelle Maulieu où le couple s'installe pour mener une vie bourgeoise sans heurts et sans passion. Un jeune lieutenant de leur connaissance, nommé Michel Passeur, s'intéresse à Florence qui lui résiste... un peu. Le soldat déploie toutes les séductions de la jeunesse – il n'a même pas 30 ans - il est d'un caractère agréable mais désordonné, individualiste, frisant l'anarchie, et peut-être même un peu « enfant » « mal élevé ». Il est ravi d'apprendre que Florence et René ont mené une vie de sauvages dans « le paradis terrestre de Majorque ». <sup>69</sup> Ce « retour à la nature », comparée par Maurras à la « barbarie » dans son *Dictionnaire politique et critique*, convient à l'idéal de Passeur. Ainsi ressemble-t-il suffisamment au type « barbare » établi par Charles Maurras pour que nous puissions constater le détournement du disciple, au moins dans ses romans, qui semble trouver sympathique la voie de la séduction du désordre et de l'anarchisme. <sup>70</sup> Selon Passeur, les jeunes de 1912 lisent Maurras, mais aussi Péguy, Sorel, et Barrès. Dialoguant avec le lieutenant, René exprime une préférence pour le jeune Barrès anarchiste. <sup>71</sup> On voit que les personnages fictifs avec qui le romancier sympathise le plus sont loin d'être des maurrassiens orthodoxes.

Un jour, René rentre chez lui à l'improviste pour trouver Florence et Michel Passeur, ce « petit garçon en uniforme », qui s'embrassent au seuil de la maison. Il part sans demander d'explications. Suit le récit de quatorze années dont celles que René passe comme soldat à la Grande Guerre. Une fois, juste avant une attaque, il rêve encore par hasard d'Alcudia, cette utopie onirique des enfants de Majorque, « notre ville », sans doute pour échapper à la perspective de la « thanatopie », c'est-à-dire du royaume de la mort, qui l'attend peut-être pour le lendemain puisqu'il fait partie des milliers de soldats français voués à la boucherie de la Première Guerre mondiale. Dans son rêve d'Alcudia, il lui semble d'ailleurs que Florence le convoque de loin et par la pensée à ce rendez-vous de leur enfance.

Après l'assaut, René, qui a fait un prisonnier dans la tranchée ennemie, amorce un dialogue avec ce petit Allemand de dix-neuf ans. C'est un dialogue franco-allemand qui reparaît sous d'autres formes dans d'autres romans de Brasillach. Ce maurrassien s'égare souvent ainsi sur le plan idéologique

---

66 Ibid., p. 278.

67 Ibid., pp. 163-64.

68 Ibid., p. 53.

69 Ibid., p. 192.

70 Charles Maurras, op. cit., tome 1, pp. 136-42, s.v. « Barbarie ». Il est intéressant à cet égard de noter que Maurras avait déjà en 1897 formé le néologisme « archiste », antonyme du terme « anarchiste », pour désigner son gouvernement idéal, conservateur, autoritaire, décentralisateur. Voir Charles Maurras, ibid., p. 328, s.v. « Décentralisation ».

71 Robert Brasillach, op. cit., p. 206.

dans ses fictions puisqu'il nous montre souvent ses personnages principaux français en conversations sympathiques avec ceux que Maurras considérait toujours comme l'ennemi héréditaire de la France. En outre, ces héros brasillachiens réussissent d'habitude à comprendre très bien l'Allemagne et les Allemands. C'est une compréhension qui, par la suite, ira en s'augmentant dans la réalité.

Sur le plan sentimental, le destin arrange bien les choses puisque René et Florence finissent par se retrouver à Paris par hasard lors d'une représentation théâtrale des Pitoëff. Adolescent dans les années 1920, comme Brasillach lui-même, leur fils, Jacques, commence à fréquenter « [...] des amis communistes, des amis royalistes, se rangeait pour sa part plutôt du second côté, mais sans une conviction bien offensante. »<sup>72</sup> Son « île » de bonheur à lui est l'École Normale Supérieure, « lieu magique » qu'il partage avec Geneviève, sa petite amie; ils « [...] faisaient ainsi partie d'un lieu plus isolé du monde peut-être que l'île de Florence et de René, à la fin du dernier siècle ». L'École leur semble une « île désuète et inconnue » avec « son absence totale de lois. L'île de Sancho, ou plutôt l'île dont tous ont rêvé, l'île de trois années de vacances, miraculeusement accordée à quelques-uns [...] », cet « étrange asile de l'anarchie », est un local soumis à l'empire de leur « démon inconnu », c'est-à-dire de leur jeunesse.<sup>73</sup>

*Comme le temps passe...* est un roman sur la jeunesse, voire les jeunesses, puisqu'il traite de deux générations, celle de Florence et de René, mais aussi celle de Jacques leur fils. Mais toutes les jeunesses passent toujours trop vite – et parce que Robert Brasillach a pour elles une nostalgie incurable, il les préserve dans son roman en leur fournissant, pour s'abriter contre le passage du temps, une série de refuges ou d'îles plus ou moins métaphoriques.

## Conclusion

D'île en île, l'œuvre romanesque de Brasillach puise dans des mondes imaginaires bien connus des romanciers. Il y a d'abord l'utopie, le Paradis terrestre, située infailliblement pour l'auteur dans le Midi, de préférence en Catalogne. Puis il y a le monde rêvé, l'onirotopie, domaine privilégié des enfants. Il se trouve souvent, comme Alcudia, à l'intérieur d'un autre paradis, microcosme dans un macrocosme, comme les poupées-gigognes. Adultes, le couple René et Florence se rejoignent magnifiquement dans la « Nuit de Tolède », érotopie où deux jeunes corps se mêlent dans « l'éminente dignité du provisoire » qui n'a d'autre nom que la jeunesse.<sup>74</sup> Finalement, et toujours présente d'ailleurs dans les romans de Brasillach, la mort, cette « thanatopie », royaume de la mort habité par les disparus qui sont si proches de nous. Les deux « isotopies », celle du rêve et celle de la mort, se rejoignent souvent dans la fiction brasillachienne. Lorsqu'un camarade de René, de Sur, trouve la mort dans la Grande Guerre, il revient par la suite s'insérer dans les songes d'Alcudia faits par son ami.

Brasillach romancier introduit souvent une perspective onirique dans ses récits. Il est même question vers la fin de *Comme le temps passe...* de « colonisation du rêve ». Un dialogue plaisant entre Florence et un personnage secondaire pose la question du contrôle de « la partie du sommeil, de la vie endormie », activité à laquelle les enfants s'étaient livrés sur leur île magique :

Pourquoi ne réussirait-on pas à la coloniser un jour ? à y introduire aussi l'ordre et la raison ?<sup>75</sup>

Ceci constitue-t-il une expression d'une ambition quelque peu ironique du jeune maurrassien, échappée par le biais d'un de ses personnages fictifs ? Quoi qu'il en soit, le monde du rêve reste la matière brute des artistes, surtout des romanciers :

[...] il est quelque chose de brut, d'originel, et aucune origine n'est belle.<sup>76</sup>

---

<sup>72</sup> Ibid., p. 279.

<sup>73</sup> Ibid., p. 309.

<sup>74</sup> Ibid., p. 169.

<sup>75</sup> Ibid., p. 305.

Si le romancier semble rejoindre ici la pensée du vieux maître de l'Action française, il se réserve tout de même l'important privilège de pouvoir puiser dans l'inconscient – qu'il soit beau ou laid – du monde rêvé. C'est là, ainsi que par le genre littéraire du roman, qu'il retrouve la liberté de créer qui lui était si chère.<sup>77</sup>

Pour Robert Brasillach, le vrai temps de rêve, c'est l'enfance, à laquelle il faut s'accrocher. Voilà pourquoi René et Florence, enfants sur l'île de Majorque, s'exerçaient à maîtriser leurs songes, surtout celui d'un espace rêvé, de cette utopie qui s'appelait Alcudia. Arrivés à l'âge adulte, ce pouvoir leur semble avoir été retiré. Le Paradis de l'enfance a disparu et d'autres mondes de l'imagination, plus sombres ceux-là, y succèdent. Reste aux personnages tout de même ce que Luc Resson appelle une « [...] réappropriation du passé qui permet l'inscription dans la collectivité, la réalisation de la complétude. »<sup>78</sup> On ajouterait simplement que cette « réappropriation » du temps s'accompagne d'une réappropriation d'espaces, du moins dans le souvenir de Lazare, de René et de Florence. Ce n'est pas pour rien que Brasillach était un grand lecteur de Marcel Proust.

Les créations imaginaires de Charles Maurras ne démontrent pourtant pas le même recours à l'inconscient; il lui aurait été sans doute honteux de chercher son inspiration dans l'onirisme, lui qui prisait tant la raison, la lucidité, et la clarté.<sup>79</sup> Sa France à lui avait incontestablement sa part d'imaginaire, d'« isotopique », voire d'« uchronique », selon l'accusation d'un de ses rivaux politiques, André Chamson.<sup>80</sup> D'autre part, elle s'inspirait d'idéaux du passé, déformés certes, mais qui ne venaient pas de l'inconscient. Ce fait explique peut-être dans une certaine mesure pourquoi Charles Maurras n'a jamais écrit de romans. En somme, ce qui réconcilie disciple et maître, Brasillach et Maurras au-delà du politique, c'est plutôt une affinité culturelle, un « Méditerranéisme » - ou « Latinité » selon le mot-clé du *Dictionnaire politique et critique* - foncier, fondateur et mythique qui se trouve à la source de la plupart de leurs œuvres.

## BIBLIOGRAPHIE

### Livres

Brasillach, Robert: *Oeuvres complètes de Robert Brasillach*, 12 tomes (Paris, Club de l'Honnête Homme, 1963-66).  
\_\_\_\_\_ : *Présence de Virgile* (Paris, Alexis Redier, 1931).

Brassié, Anne, *Robert Brasillach ou encore un instant de bonheur* (Paris, Robert Laffont, 1987).

Chamson, André: *L'Homme contre l'histoire: essai contre la puissance de l'uchronie* in *Ecrits par André Chamson [sic], André Malraux, Jean Grenier, Henri Petit suivis de Trois Poèmes par J.-P. [sic] Jouve*, Les Cahiers verts, 70 (Paris, Grasset, 1927).

Giocanti, Stéphane: *Charles Maurras: le chaos et l'ordre* (Paris, Flammarion, 2006).

Laval, Michel: *Brasillach ou la trahison d'un clerc* (Paris, Hachette, 1992).

Maurras, Charles: *Vers l'Espagne de Franco* (Paris, Editions du Livre Moderne, 1943).

McCearney, James: *Maurras et son temps* (Paris, Albin Michel, 1977).

Pellissier, Pierre: *Brasillach...le maudit* (Paris, Denoël, 1989).

Resson, Luc: *Littérature et fascisme: les romans de Robert Brasillach* (Paris, Minard, 1991).

---

76 Ibid.

77 Robert Brasillach souligne ce qu'il appelle « [...] l'extrême liberté du genre, et sa facilité à admettre toutes les formes » dans une préface à son roman expérimental, *Les Sept Couleurs* de 1939. Voir Robert Brasillach, *Les Sept Couleurs* (Paris, Plon, 1985).

78 Luc Resson, *Littérature et fascisme: les romans de Robert Brasillach* (Paris, Minard, 1991), p. 45.

79 Charles Maurras se méfiait de ce qu'il appelait les « rêveurs », les « nuées », et les « chimères », surtout en politique. Voir Charles Maurras, op. cit., tome 2, s.v. « Idées ».

80 André Chamson, *L'Homme contre l'histoire: essai contre la puissance de l'uchronie* in *Ecrits par André Chamson [sic], André Malraux, Jean Grenier, Henri Petit suivis de Trois Poèmes par J.-P. [sic] Jouve*, Les Cahiers verts, 70 (Paris, Grasset, 1927). Pour une analyse de cet essai, voir Peter Tame, *André Chamson, 1900-1983: a critical biography* (Lewiston/Queenston/Lampeter, Edwin Mellen Press, 2006), tome 1, pp. 125-26.

Servièrre, Jean (pseud.): *Fulgur: grand roman d'aventures de police et d'épopée* (Paris, Julliard, 1992).

Tame, Peter: *La Mystique du fascisme dans l'oeuvre de Robert Brasillach* (Paris, Nouvelles Editions latines, 1986).

Tucker, William: *The Fascist Ego: a political biography of Robert Brasillach* (Berkeley/Los Angeles/London, University of California Press, 1975).

Vandromme, Pol: *Maurras, l'Eglise de l'ordre* (Paris, Editions du Centurion, 1965).

#### Articles

Footitt, Hilary Ann: *Robert Brasillach and the Spanish Civil War*, *European Studies Review*, 6, no. 1, Jan. 1976: 123-37.

## NOTES DE LECTURE

### *Un oncle nommé Hergé*

#### Une étrange interview

[...] Mais Dominique de Wespim était quelqu'un de peu banal. Pour une jeune femme, voyager en Chine dans les années 1930 et 1940 relevait de l'exploit. Elle était une véritable aventurière doublée d'une intellectuelle. Écrivain et passionnée de littérature, elle travaillait comme journaliste pour *Candide*, un hebdomadaire parisien très orienté à droite. En Chine, elle rencontra le philosophe et théologien Teilhard de Chardin, qu'elle fréquenta souvent par la suite. À son retour en Belgique, en 1947, elle poursuivit son travail d'écriture en publiant un recueil de poèmes et en rédigeant des articles politiques pour un grand quotidien, ainsi que pour l'hebdomadaire *Tintin*. Politiquement engagée ? C'est vraisemblable, car elle était membre d'une association des Amis du talentueux mais funeste écrivain **Robert Brasillach**, fusillé en 1945.

#### L'encre et le fiel

Le 2 mars 2001, le quotidien *Le Soir*, ce journal belge dans lequel Hergé avait dessiné sous l'Occupation, consacre un article d'une demi-page au livre d'un certain M.-B. Jeannin qui « pulvérise » le mythe Hergé. Sous un titre racoleur, « Tintin sur fond de bruit de bottes », le critique Jacques De Decker ravive, de manière partielle et complaisante à l'égard de l'auteur, une polémique devenue pourtant caduque depuis la parution de la biographie de Pierre Assouline. Celui-ci a été assez explicite sur l'attitude d'Hergé durant cette période noire. Cette chronique inutile et fielleuse dont la justification m'échappe – comme si Hergé pouvait être comparé à **Brasillach** ! – provoquera les réponses scandalisées de Stéphanes Steeman, Benoît Peeters et Philippe Goddin, mais aussi de bien d'autres lecteurs dont je ferai partie.

[...] Je préfère laisser la parole au talentueux Benoît Peeters, qui m'adressa une copie du courriel qu'il avait envoyé à Jacques Langlois, pour les Amis de Hergé :

*Le retour des épurateurs. Dans le documentaire de Michel Jaker et Maxime Benoît-Jeannin (« Madame Charles Quint, vous avez oublié votre parapluie »), les auteurs traitaient Hergé de « nazi » au détour d'une séquence, sans plus de commentaires ni de justifications. Puis ils se répandaient en commentaires pesamment ironiques sur le style de sa tombe. Quels que soient les désaccords que l'on peut par ailleurs avoir avec Fanny et Nick Rodwell, il était difficile de ne pas être blessé par cette séquence. L'attitude de Hergé sous l'Occupation, la collaboration au journal Le Soir sont des choses que l'on peut regretter, déplorer, critiquer. Mais traiter Hergé de nazi relève de l'insulte et de l'amalgame le plus médiocre. Si Hergé était nazi, je ne sais plus très bien ce qu'étaient Céline, Brasillach et quelques autres. Des jugements aussi hâtifs, aussi manifestement excessifs, font le lit de révisionnisme.*

Un oncle nommé Hergé, Georges Remi Jr, *l'Archipel* 2013

## FIFI LE PHILOSOPHE

**S**i l'on savait de quelles vies sinistres et de quels tristes visages sont nés les grands systèmes, on poufferait à l'expression « grand philosophe ». Tel parlait du surhomme et grattait à la porte d'une femme qui le repoussait, celui-ci gémissait d'arthrite en tournant autour du noumène, un autre grattait ses furoncles et engrossait sa bonne en ouvrant la porte à Staline et au goulag... Grand écrivain, grand poète, grand musicien, grand peintre ont un sens, mais « grand philosophe » ? Deleuze frétille autour de Kafka, Heidegger de Hölderlin, Nietzsche de Wagner... Chacun comprend que l'art approche de la vérité et cherche donc un artiste pour appuyer ses dires. L'art peut flirter avec la grandeur, la mathématique peut-être (Andrew Wiles démontrant 350 ans plus tard le théorème de Fermat !), mais la philosophie ?

C'est pourquoi on comprend mal le barouf fait une nouvelle fois autour de Tintin, pardon, de Fifi le Philosophe, je veux dire Martin Heidegger. Rappel des méfaits.

Un énième livre sort sur le « Maaafitre » en rajoutant une couche sur son racisme et son antisémitisme<sup>1</sup>. On sait tout ça : membre du parti nazi jusqu'en 1945, recteur nommé par les nazis, silencieux sur l'extermination et les camps, il paraît qu'en plus il aurait appelé au nettoyage et parlé de la « juiverie internationale ». Est-ce si grave, docteur Israël ? Hannah Arendt, sa maîtresse, lui pardonnait au nom de sa grandeur, même s'il l'avait laissée tomber comme une chaussette pour ne pas compromettre sa carrière par sa relation avec une Juive (on a beau être grand, on a tout de même une carrière à faire). Kant lui-même n'était pas pur porc aux yeux bleus sur la question de la race. Donc : Fifi le Philosophe peut-il être grand quoique antisémite ? À cela Alain le Philosophe (Alain Badiou) répond en substance : « Oui, on peut être nazi, pédophile, féministe, nègre, albinos, cul-de jatte et cumuler toutes ces gracieusetés et être néanmoins "grand". » Certes. Céline est un trou-du-cul éructant et haineux doublé d'un dénonciateur (il dénonça un médecin juif pour essayer de choper son poste) et un grand écrivain. Morand est la lâcheté incarnée et sait tourner une phrase. J'ajoute qu'on peut être un héros de la Résistance et un écrivain médiocre, ou encore un Juste et un piètre philosophe. On peut même être à la fois une merde humaine et un écrivain ridicule ou un philosophe minable — c'est d'ailleurs le cas le plus fréquent.

À la télé, lors d'un « Procès de Céline », un jeune écrivain juif décréta qu'il pardonnait tout à Céline au nom de son génie... Donc pardonnons aussi à Fifi le Philosophe ? Pas si simple.

Dans la vie, il y a le dire et le faire. Une très belle parabole de l'Évangile conte comment celui qui dit et ne fait pas mérite l'enfer. Mais il y a pire. La pire saloperie est non de dire et ne pas faire, mais de dire et de faire faire à autrui. En ce sens, appeler au lynchage est peut-être plus grave que de passer la corde au cou. Il n'y a pas de pureté des mots, d'innocence des idées, de paradis des métaphores et des concepts, de nirvana des systèmes, d'éther des analyses. Quand on écrit « juiverie internationale », on ne salit pas seulement du papier, mais ses propres mains de tous les pogroms passés et à venir.

Reste la question de savoir si l'on peut lire des gens qui méritent le crachat. Réponse : oui. Oui, lisez Céline et Fifi. Vous pouvez même lire *Bagatelles et Les Beaux Draps* si cela vous chante. Vous pouvez écrire une bio de Céline, certains en firent sur Hitler. Mais, en revanche, il est interdit de serrer la main (métaphoriquement j'entends) à ces gens. Il est interdit de pardonner. Le petit écrivain qui pardonnait à Céline au nom du génie est un petit con.

**Appeler au lynchage est-il plus grave que de passer la corde au cou ?**

Quand j'entends le mot Heidegger, je crache par terre ; et pourtant je lis *Langue de tradition et langue technique*. Quant à savoir si une ordure peut être un grand auteur, oui, hélas ; mais une ordure reste au niveau des épiluchures et n'atteint jamais le rang des grands personnages. En fait, que m'importe de savoir que Heidegger était encore plus antisémite et plus lâche qu'il n'y paraissait ? Enfoncer Heidegger n'apporte pas grand-chose, mais le sauver de la noyade est une abomination. Celui qui essaie de sauver Céline ou Heidegger nie l'influence des idées sur les actes. Avant tout massacre, il y a un appel au meurtre. Céline, Morand, Rebatet s'en sont tirés ? Tant mieux pour eux. Brasillach a été tué, mais je n'ai aucune pitié pour lui. En tout cas, si j'avais demandé sa grâce, je ne l'aurais jamais fait au nom de son « génie ». Pourquoi liquider le milicien de base et épargner celui qui le poussait au crime ?

Quant à Fifi le Philosophe, que des visages blêmes usent leurs pauvres yeux et creusent jusqu'au néant sa prose faussement mystérieuse, grand bien leur fasse. Mais qu'ils ne nous demandent pas d'apprécier la bête, il y a tant de bonnes gens ailleurs. ■

1. *Heidegger, le sol, la communauté, la race* (Beauchesne, 2014, sous la direction d'Emmanuel Faye). En attendant la traduction des *Cahiers noirs* du philosophe, qui témoignent de sa noirceur.

### ☞ LEON DEGRELLE ET LA PRESSE REXISTE

Plus de la moitié des 229 pages de ce livre est consacrée à une abondante iconographie de la presse rexiste : photos, couvertures de livres, une des journaux. Occasion de rappeler qu'en 1927, Léon Degrelle fut l'auteur d'un livre intitulé *Mon pays me fait mal*, titre repris par Brasillach dans le poème que l'on sait... Digression personnelle : rappelons aussi qu'un des plus illustres footballeurs français, recordman de titres de champions de France (7 titres avec le même club) et commentateur apprécié (mais qui fut aussi un lamentable entraîneur et un calamiteux président) parodia dans *Onze* le titre en *Mon équipe me fait mal*, suite à une saison 1982-83 calamiteuse de l'AS Saint-Etienne et en prélude à une saison 1983-84 encore pire (ce que l'article avait d'ailleurs prophétisé). Ce footballeur fit explicitement référence à Brasillach en parlant – sans le citer – d'un « *grand poète, plus heureux là où il est...* ». Il fit tout un poème, calque de celui de Robert, mais appliqué à son club de cœur. Qui est donc ce briseur de tabou ? Nul autre que Jean-Michel Larqué, le complice d'un autre briseur de tabous : Thierry Rolland. Fin de la digression...

Le livre est indispensable – il est d'ailleurs probablement le premier du genre – pour comprendre toute la galaxie rexiste et l'histoire du mouvement belge du Christ Roi. Un parallèle avec l'Espagne et la France est d'ailleurs intéressant. Comme avec L'Action Française et la Phalange, il ne fut pas bon de mêler politique et religion, comme d'ailleurs l'avait déclaré le Christ « *Rend à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu* ». Sur ordre du Vatican, lors du pontificat de Pie XI (l'homme qui trahit les Cristeros mexicains et qui ne s'intéressa aux catholiques espagnols que lorsque la Rio Tinto de Rockefeller appuya Franco), l'épiscopat belge lâcha Degrelle en 1934 à l'heure des choix cornéliens. On apprend dans le livre que ce sera fatal à la presse catholique, belge comme l'épiscopat français conservateur qui fit la moue du renard devant les raisins face à l'Action Française, avant de se faire submerger par les tenants de l'Évangile selon saint Marx arrivés dans les fourgons des vainqueurs en 1944. Il est vrai que, belge, espagnol ou français, l'épiscopat a toujours eu ce don de tirer sur les gens de son propre camp.

Au fil des pages, on ne peut que louer les qualités d'organisateur de Degrelle, et de constater combien chaque composante de la société belge était prise en compte dans son « empire » : Wallons, Flamands et Allemands d'Eupen et Malmédy, catholiques, paysans, ouvriers, jeunesse, femmes... en héritier de l'Action Catholique des Jeunes Belges, qui apporta Tintin à la culture universelle. Notons aussi le lancement de *Voici*, qui n'était pas un journal people mais un hebdomadaire dénonçant les atrocités communistes.

Parlons de Tintin justement... Ce livre donne une abondance de preuves sur les liens unissant Hergé à Degrelle, notamment par l'entremise du *Petit vingtième*. Et de le rappeler, encore et encore : c'est Léon Degrelle qui fit découvrir à Hergé la bande-dessinée américaine, c'est dans la presse où écrivait Degrelle que Hergé publia Tintin, Quick et Flupke, Popol et Virginie et autres, c'est Hergé qui illustra plusieurs brochures de Degrelle et surtout, avant de faire fortune avec Hergé et Tintin, Casterman réalisa ses premiers copieux bénéfices en étant la maison d'édition... de Léon Degrelle (que, de manière ingrate, elle ne réédite plus...)

Lionel Baland, *Léon Degrelle et la presse rexiste*, Deterna, 2008

### ☞ LEDESMA RAMOS ET LA PHALANGE ESPAGNOLE 1931-1936

Dixième numéro des *Cahiers Libres d'histoire* du regretté Jean-Claude Valla, cet ouvrage est passionnant et ô combien d'actualité. Même si Brasillach n'est mentionné nulle part, ce livre est un précieux complément au « Bardèche & Brasillach » sur la guerre d'Espagne.

En cette période troublée, il est toujours intéressant de se livrer à quelques rappels historiques pour éviter de commettre toujours les mêmes erreurs.

Adeptes du ni droite, ni gauche, la Phalange connut le triste destin d'être persécutée des deux côtés. Aux appels du pied par la gauche non marxiste, répondirent les assassinats de militants par les communistes, les anarchistes et autres tenants du *Frente crapular*. De tous les martyrs cités dans ce livre, si l'on doit n'en retenir qu'un, ce serait José Hurtado Garcia, fermier de Jaen, abattu le 6 juin 1934 pour avoir voulu empêcher les anarchistes de brûler vive une petite fille. La Phalange aurait pu servir de trait d'union entre deux Espagnes qui ont fini par s'entretuer dans une guerre fratricide. Charge

aux Républicains de liquider la Phalange pendant que les réactionnaires laissaient faire. Franco posa la cerise sur le gâteau en emprisonnant le dernier chef de la Phalange, Manuel Hedilla, jusqu'en 1941. Libéré à l'état de squelette ambulante (moins de 40 kilos !), il connut encore le régime de résidence surveillée jusqu'en 1946.

Plusieurs définitions du fascisme et de l'activisme politique données par Ramos sont dignes d'être relevées, pour comprendre la substantifique moelle des chemises bleues : « *A l'origine de notre marche il n'y a pas une doctrine, c'est-à-dire une conviction acquise par la voie intellectuelle, mais un effort de volonté. L'élaboration des idées est trop lente et il faudrait trop longtemps pour qu'un système intellectuel parfait définisse aussitôt notre activité révolutionnaire qui aujourd'hui a besoin de faits, de présences robustes plus que de doctrines* ». « *Un peuple est plus sincère quand il combat que quand il vote* »

Il y a également ce cri du cœur étonnant au premier abord, datant du 6 juin 1931 : « *Vive le monde nouveau ! Vive L'Italie fasciste ! Vive L'Union soviétique ! Vive l'Allemagne hitlérienne ! Vive l'Espagne que nous ferons ! A bas les démocraties bourgeoises et parlementaires !* » Cela peut paraître incongru si on n'a pas en tête que Primo de Rivera père avait signé avec l'URSS un énorme contrat d'approvisionnement en pétrole (40 % de la consommation espagnole) pour libérer l'Espagne de la pression des multinationales américaines. Ce dernier le paiera de sa vie... comme ses fils.

Dernière précision et non des moindres : la gauche falsifia les élections de 1936 dans au moins 80 circonscriptions, comme elle l'avait fait précédemment en 1931...

## ✍ LA VIE CULTURELLE DANS LA FRANCE OCCUPEE

Avez-vous remarqué combien la serveuse est souvent accorte et l'homme de l'ombre fourbe ? Et ne parlons pas du sifis qui est sale et du brequin qui est vil. Le lieu commun est un des poncifs de la plupart des œuvres artistiques. Dans un film d'horreur, on sait d'avance que quand Miss Bimbo se douche, le tueur psychopathe est dans la salle de bains ; qu'un individu marchant à 6 km/h sera rattrapé par des zombies à la vitesse de pointe de 1 km/h ou que toute voiture destinée à la fuite ne démarrera pas. Depuis 1945, il y a un autre genre encore plus cliché que le film d'horreur : le livre sur l'occupation. L'ouvrage susdit ne déroge pas à la règle. Sortez vos *Ausweis* pour un voyage au pays des lieux communs...

Il y a pour les auteurs deux camps, les gentils et les méchants, comme dans *Bioman*. Les gentils, c'est le camp des vainqueurs démocrates et patriotes où ceux qui voulaient faire de la France une zone commerciale pour l'impérialisme ploutocratique anglo-saxon (force bleue) ont pris une longueur d'avance sur ceux qui voulaient faire de la France un satellite aux ordres de l'impérialisme communiste soviétique (force rouge), les deux camps renforcés par ceux qui ont rallié la « France libre » dès 1946 (force jaune et marron). Les méchants, ce sont ceux qui voulaient faire 60 ans trop tôt une Europe allemande mais sans notre or à Francfort ou tout simplement ceux dont le sens du devoir les poussaient à gérer et réparer des boulettes dont les auteurs reviendront dans les fourgons des vainqueurs.

Robert Brasillach est cité 13 fois, Maurice Bardèche l'est à une seule reprise. De manière stupéfiante, comme dirait la regrettée Françoise Sagan, les auteurs ne les aiment pas. A la page 64, on peut lire : « *la librairie Rive gauche est « la librairie du livre allemand en France », gérée par Maurice Bardèche, beau-frère de Robert Brasillach et collaborationniste engagé* ». Malveillance ou inculture ? Toujours est-il que Bardèche, comme on l'a déjà écrit avec humour, est le seul à être entré en collaboration en 1946... Mais ce n'est rien à côté de la page 113 : « *Montherlant dont les sympathies collaborationnistes sont connues* », alors qu'il a « seulement » refusé de rejoindre la rédaction de *La Gerbe*, de participer au voyage à Weimar en 1941 ainsi qu'à tout journal lié à l'occupant. En 1945, Montherlant ne figurera même pas sur la liste des « imposteurs et des traîtres » dressée par les staliniens...

Aux pages 122 et 123, il est fait mention de la condamnation à mort de Brasillach, sans apporter quoi que ce soit d'original. Dans les documents fournis, figurent page 135 un article de Brasillach paru dans *Je Suis Partout* du 7 février 1942 sur « la conjuration antifasciste au service du juif » ; page 139, une citation extraite du livre de Dominique Fernandez, *Ramon*, paru chez Grasset en 2009 : « *Puis,*

*brusquement, la vie surgit avec le mouvement, la cire redevint chair, une voix se fit entendre : Robert Brasillach s'étant approché du comptoir afin de commander un verre, le fils du polémiste célèbre s'en détacha, secoua sa chevelure d'encre et, scandant ses mots dans ce silence sous-marin, déclara : « Robert Brasillach, vous comprendrez que devant votre présence, je me retire » »*

A noter en page 140, par contre, un document intéressant, quoi que ne concernant pas Brasillach. On y rappelle que Picasso, tout communiste qu'il était, sculptait et peignait en toute tranquillité dans le Paris occupé et qu'il recevait de courtoises visites d'officiers allemands...

Bref, un livre à oublier et dont le seul intérêt est un bon concentré iconographique pour ceux qui n'auraient pas grand chose sur le sujet et qui ne savent pas se servir de *google images*...

Olivier Barrot & Raymond Chirat, Découverte Gallimard 2009

## ✍ **ANDREA VEZZA : I RAGAZZI DI QUAI DE BACALAN**

### [LES FRANÇAIS DE LA RSI]

**A. Vezza : *I Ragazzi di Quai de Bacalan*. Ed. Ritter, Milan. 193 p (photos) 2012.**

Dans la veine inépuisable des ouvrages de *Militaria* destinés plus spécialement aux admirateurs des puissances de l'Axe, les éditions italiennes Ritter (<http://www.ritteredizioni.com>) occupent une place de choix. L'auteur, qui s'intéresse à la période 1939-1945 et à l'histoire de l'Istrie (région de Trieste), se base pour écrire cet ouvrage sur les souvenirs de Carlo Alfredo Panzarasa un italo-français né à Paris et engagé en 1943 aux côtés de la République Sociale Italienne (dite République de Salo).

L'intérêt majeur de ce livre, qui n'obéit pas aux canons des travaux historiques à valeur scientifique, est de rapporter (de manière unilatérale) l'histoire des quelque 300 italiens (dont un d'origine somalienne !) vivant en France ou français d'origine italienne qui ont choisi de servir la RSI après que l'Italie eut confirmé par la voix du Maréchal Badoglio, le 8 septembre 1943, l'armistice de Cassibile. Souvent engagés au sein de la Gioventù Italiana del Littorio al Estero (GILE ou Jeunesse Italienne du Licteur), fréquentant pour beaucoup la Casa del Fascio située rue Sédillot (Paris VII<sup>e</sup>), ces jeunes gens se sont portés volontaires pour servir le gouvernement italien resté en guerre aux côtés de l'Allemagne.

Après un rassemblement à la base sous-marine du Quai de Bacalan à Bordeaux, ils sont acheminés en Italie et intégrés à la fameuse unité de nageurs de combat Xe Flotiglia MAS commandée par le prince Julio Valerio Borghese. Celle-ci est alors confinée à des tâches qui n'ont plus rien à voir avec sa vocation initiale, puisqu'elle est exclusivement engagée contre les partisans italiens donc dans une guerre civile, puis à la toute fin du conflit contre les forces pro-Tito dans l'actuelle Slovénie.

Si l'ouvrage, largement apologétique, n'omet pas de mentionner les convictions fascistes de la plupart des engagés, il évoque souvent, leurs témoignages à l'appui, deux autres motivations. D'abord l'humiliation ressentie lors de la capitulation italienne de 1943, perçue comme une « trahison ». Puis le ressentiment d'avoir été à maintes reprises traités de « macaronis » et vus comme des immigrés incultes alors même qu'ils s'étaient assimilés totalement, étaient catholiques et européens.

L'ouvrage comprend une liste nominative des *Volontari di Francia* qui sont connus ainsi qu'une très riche iconographie. Publié avec le concours de la région Frioul-Vénétie Julienne, il est préfacé par Mario Michele Merlino, un des protagonistes majeurs de la stratégie de la tension des années 70-80, **devenu le traducteur de Robert Brasillach**.

Carlo Alfredo Panzarasa a fondé à Trieste l'*Istituto di Ricerche Storiche e Militari dell'Età Contemporanea Carlo Alfredo Panzarasa*, un fonds privé d'archives consacré aux soldats de la RSI et à leur mémoire. Une des photographies le montre en 1942 distribuant à Paris de la propagande du Parti Franciste et il s'agit là d'un des points aveugles du livre que de ne pas donner d'indications précises sur l'éventuel militantisme des volontaires dans des formations collaborationnistes françaises. Panzarasa est le beau-frère du médecin SS et diplomate allemand Carltheo Zeitschel (1893- 1945), qui fut successivement référent pour les affaires juives à Paris puis à Tunis.

Jean-Yves Camus, site *Fragments des Temps Présents*, 24 juin 2014

✓ **BRASILLACH A L'HONNEUR**

Dans sa livraison du 23 avril, le site nationaliste [www.http://bibliothequedecombat.wordpress.com](http://bibliothequedecombat.wordpress.com) rend hommage à Robert Brasillach en mettant en ligne le poème « Mon pays me fait mal », accompagné d'une vidéo où il est déclamé, avec en toile de fond une photo de l'écrivain martyr. Ce site met chaque jour en ligne un ou plusieurs textes des grands auteurs de la droite nationale, tant française qu'étrangère. Robert Brasillach avait déjà été à l'honneur le 5 octobre 2013, avec la reproduction de son article « à ma chère Angèle » à propos du tribun rexiste belge Léon Degrelle ; et le 13 février 2013, avec un autre poème de Fresnes « L'Ennemi s' imagine immortel ».

**PRESSE : NUMERO SPECIAL DES 40 ANS D'ALTAÏR**

Nos amis belges d'Altaïr consacrent leur numéro 160 au 40<sup>e</sup> anniversaire de cette revue anticonformiste de poésie, avec des livraisons poétiques présente et passées, dont une traduction inédite d'un poème du poète anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle Thomas Gray par Charles Maurras.

A noter dans cette livraison un article de 4 pages sur les poètes maudits et évoquant comme il se doit Robert Brasillach, mais également la poésie de Léon Degrelle (dont l'arc, avec cette corde supplémentaire, tient désormais de la harpe...) et celle de Robert Poulet. L'article de Léon Arnoux est bien entendu extrait de son ouvrage *L'épuration et les poètes*, paru chez Chiré en 2013.

La revue, fidèle aux ARB, mentionne d'ailleurs la sortie de notre dernier numéro : « *Le n°129 du bulletin de l'Association des amis de Robert Brasillach débute par une présentation de l'ouvrage « L'épuration et les poètes » de notre ami Léon Arnoux, un ouvrage dont on ne dira jamais assez l'intérêt. On rend ensuite hommage à plusieurs grands hommes récemment décédés : Olivier Grimaldi, président du « cercle Franco-Hispanique », Gilbert Sincyr, dont plusieurs dessins firent jadis de splendides couvertures à Altaïr, Don Gérard Calvet, abbé du Barroux, un des résistants à la tornade vaticandeuzarde, et Roger Garaudy, philosophe communiste mais aussi joyeux pourfendeur des « Mythes fondateurs de la politique israélienne ». Un beau texte de Robert Brasillach sur Léon Degrelle, tiré d'un « Je suis partout » de 1936 ; un texte capital tiré de « Rivarol » et intitulé « N'oublions pas Robert » ; et de très nombreux articles de presse qui prouvent que Robert Brasillach est bien présent dans les mémoires. On voudrait encore citer quelques lignes de « Réfléchir & Agir » citées dans ce bulletin : « souvenons-nous qu'enfants du peuple des champs, des usines et des ateliers, des petits commerces et des bureaux, notre vocation est d'être toujours du côté des victimes de l'oppression du monde de l'argent ».* »

**ROBERT BRASILLACH CHEZ LES BOUQUINISTES**

**LIBRAIRIE DIFFUSION HEURTEBISE**

*Catalogue N° 138 – 26<sup>ème</sup> année, 2014*

Pour passer commande à notre librairie :(par téléphone : 03 80 65 46 48

+par courrier : 7 bis Rue d'Assas 21000 DIJON :par e-mail : [francois.baget@wanadoo.fr](mailto:francois.baget@wanadoo.fr)

4 Consultation du blog : [librairieheurtebise.over-blog.com](http://librairieheurtebise.over-blog.com)

318) **BRASILLACH (Robert)**. Bérénice. Tragédie en 5 actes. Editions les sept couleurs. Novembre 1954. In 12 relié 1/2 basane bordeaux à coins. Dos à nerfs sobre. 177 pages. Edition originale : exemplaire numéroté sur papier vélin d'Arches à la forme (N° 915). Couvertures d'origine conservées. Bel exemplaire dans une reliure de qualité. 130 €

## Marguerite Yourcenar était-elle de droite?

Une étude qui met en évidence la présence des idées politiques du XXe siècle dans les récits historiques de Marguerite Yourcenar et l'influence de la pensée traditionaliste sur son œuvre. L'Idéologie politique de Marguerite Yourcenar d'après son oeuvre romanesque par Mireille Blanchet-Douspis.

Marguerite Yourcenar était-elle de droite? La question peut surprendre lorsqu'elle est posée au sujet d'une écrivaine qui se prétendait apolitique, au-dessus de la mêlée, et dont les œuvres, en général, traitent d'un passé plus ou moins lointain reconstitué avec minutie, dans la crainte perpétuelle des anachronismes.

Pourtant, cette interrogation n'est pas illégitime. C'est que l'histoire, justement, n'est pas neutre. On aurait tort de croire qu'elle constitue un refuge permettant d'échapper aux passions contemporaines pour se livrer au seul plaisir de la création littéraire ou de la reconstitution de mondes disparus. Le choix de sujets historiques, comme la manière de traiter ces sujets, notamment lorsqu'il s'agit de concevoir les relations entre les personnages, la nature du lien social les unissant ou les rapports qu'ils entretiennent avec l'environnement (naturel et culturel) dans lequel ils évoluent, sont au contraire riches d'enseignements politiques.

L'étude de Mireille Blanchet-Douspis, qui prolonge sa thèse de doctorat[1], propose une approche historiographique: l'auteure ne se demande pas si les modèles du passé peuvent, selon Yourcenar, être transposés tels quels dans le présent (ce qui n'aurait pas beaucoup de sens), mais en quoi la lecture que fait Yourcenar de ces modèles, autrement dit l'interprétation historique qu'elle en donne dans ses fictions, permet de mieux comprendre sa position vis-à-vis des enjeux du XXe siècle.

### Une influence traditionaliste

L'idée défendue tout au long de l'ouvrage est que Marguerite Yourcenar n'a jamais rompu avec une idéologie traditionaliste qu'elle a héritée de son milieu d'origine et qui la situe indéniablement, malgré des nuances importantes et de nombreuses prises de position à contre-courant, dans le camp des droites européennes.

Cette influence traditionaliste est souvent décelable dans l'œuvre. L'omniprésence de l'idée de décadence en est un indice. Bien que le déclin, au XXe siècle, ne soit pas un thème exclusivement réservé à la droite, Yourcenar lui donne, tout au long de sa carrière (de l'essai « Diagnostic de l'Europe », qui date de 1929, au recueil *Le Tour de la prison*, rédigé au début des années 1980), une inflexion particulièrement sombre et pessimiste situant clairement sa pensée du côté des traditionalistes les plus hostiles à la modernité. Certes, la romancière ne considère pas tout à fait le passé comme un âge d'or; mais la description qu'elle fait, dans ses mémoires, de communautés locales soudées, au sein desquelles, malgré des hiérarchies et des inégalités criantes, auraient régné jusqu'à la fin du XIXe siècle une relative cohésion, la rattache à cette sensibilité politique.

La critique de l'idéologie du travail, dans laquelle l'écrivaine voit une nouvelle forme d'aliénation sans tenir compte du besoin d'indépendance économique et de reconnaissance sociale des femmes modernes, témoigne également d'une vision aristocratique très éloignée des discours de gauche: «Que Marguerite Yourcenar assimile à un conformisme social la ferme volonté d'indépendance économique, acquise au terme d'un parcours jalonné d'embûches, trahit les préjugés et plus encore l'ignorance d'une personne issue d'une classe sociale dans laquelle la fortune mettait à l'abri de toute nécessité» .

### Un rapport discutable avec le fascisme

D'un point de vue plus strictement politique, Mireille Blanchet-Douspis rappelle le rapport ambigu que la romancière, dans les années 1930, entretenait avec le fascisme. Bien qu'elle ait toujours conservé vis-à-vis de lui une distance critique, celui-ci a pu représenter pour elle une tentation: «Il semble bien que Marguerite Yourcenar [...] ait un temps été sensible à la rhétorique fasciste. Elle n'est pas pour autant devenue une fasciste convaincue mais sans doute a-t-elle mis dans le personnage d'Eric von Lhomond [le narrateur du *Coup de grâce*, publié en 1939] des éléments de sa vie et de ses

réflexions personnelles» .

Dans la préface rédigée en 1959 à l'occasion de la réédition de son roman *Denier du rêve*, qui se déroule à Rome, en 1934, l'année de sa première parution, Marguerite Yourcenar estime au contraire avoir été l'une des premières à dévoiler la «creuse réalité cachée derrière la façade boursouflée» du fascisme . Mireille Blanchet-Douspis, cependant, note que la critique contenue dans l'ouvrage est, avant tout, une critique du monde moderne, qu'elle pourrait s'appliquer à d'autres régimes et reflète surtout le point de vue traditionaliste d'une romancière qui n'aurait pas su identifier la spécificité du régime fasciste – notamment sa propension à enrôler la jeunesse et son culte de l'énergie.

D'autres éléments soulignent aussi les orientations conservatrices de la pensée de Yourcenar. L'éloge du pouvoir personnel dans *Mémoires d'Hadrien* (1951) ne doit bien entendu pas être interprété de manière littérale. Il ne s'agit pas de transposer dans le monde de l'après-guerre les formes de gouvernement de la Rome impériale et jamais la romancière n'a tenu un tel discours. Mais la lecture très positive qu'elle fait du règne d'Hadrien –fidèle en cela à une tendance historiographique dominante non seulement à son époque, mais encore aujourd'hui– ainsi que le regret qui semble être le sien de vivre dans un monde où un tel exercice du pouvoir (à la fois ferme, sage et mesuré) ne paraît plus possible, sont des preuves supplémentaires de son attachement à des modèles autoritaires.

Enfin, le rejet de l'action politique dont témoignent les dernières œuvres de l'auteure et la séduction qu'exercent à ses yeux des formes de plus en plus radicales d'écologie, issues du New Age, mais aussi d'un antihumanisme dont les origines se situent dans un sentiment de perte de l'harmonie entre l'humanité et son environnement, confirme son antimodernisme.

### Des points à nuancer

L'ouvrage de Mireille Blanchet-Douspis pose donc des questions pertinentes et fournit des réponses souvent convaincantes. On pourrait bien sûr discuter ou nuancer certains points. En ce qui concerne le fascisme, par exemple, Alexandre Terneuil a montré que Yourcenar, dans d'autres textes, comme la nouvelle «Maléfice», publiée en 1933, mais probablement rédigée dès la fin des années 1920, était plus consciente de la violence propre au régime que *Denier du rêve* ne le laisse supposer[2]. Ainsi, les choix que l'auteure a effectués dans le roman témoigneraient peut-être autant (voire plus) d'un apolitisme élitiste la conduisant à privilégier la création littéraire sur l'engagement que d'une réelle fascination pour le fascisme.

Par ailleurs, si Mireille Blanchet-Douspis rappelle avec raison tout ce que le New Age doit au traditionalisme, peut-être n'insiste-t-elle pas suffisamment sur ce qui distingue cette idéologie des courants de la droite européenne auxquels elle rattache l'œuvre de Yourcenar, notamment au sujet de l'autorité, de la conception de l'ordre du monde ou des relations entre les peuples et les cultures. En fait, la contestation yourcenarienne, surtout à partir des années 1950-1960, emprunte sans doute autant à des modèles issus de la gauche qu'à des modèles issus de la droite – ce qui n'empêche pas cette dernière de continuer à exercer sur la romancière une influence importante.

Malgré ces quelques points de discussion, toutefois, il faut souligner l'intérêt du livre de Mireille Blanchet-Douspis, qui montre que l'on peut procéder à l'analyse politique et idéologique de la pensée d'un écrivain, même si celui-ci ne prend pas directement parti dans les grands débats et les grands affrontements de son temps. C'est que la littérature, justement, est par essence profondément politique: en créant des univers fictifs, elle fait appel, qu'elle le veuille ou non, à des représentations, à des façons spécifiques de concevoir l'ordre des choses, les rapports entre les êtres, etc., qui constituent autant de données passionnantes pour les historiens attentifs à reconstituer les cadres de pensée d'une époque.

1. L'Influence de l'histoire contemporaine dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar, Amsterdam, New York, Rodopi, coll. « Faux titre », 2008

2. Alexandre Terneuil, « Denier du rêve, entre écriture idéologique et esthétique romanesque », in *Denier du rêve politique et social*, Bulletin de la Société internationale d'études yourcenariennes, n° 26, décembre 2005, p. 101-102

Nicolas Di Meo et Nonfiction, *Slate*, 25 juin 2014

(SETENTA AÑOS DESPUES)

En efecto, han debido pasar casi setenta años desde el inicuo fusilamiento de Robert Brasillach, que se cumplirán el 6 de febrero de 2015, para que apareciese la primera traducción al castellano de su singularísima novela "Los siete colores" (Ediciones Ojeda, 2014). Hasta aquí el "memoricidio" –empleando el término acuñado por Reynald Secher<sup>81</sup>– provocado por la cultura ambiente había sido efectivo: lo alejó de por lo menos dos generaciones de lectores hispanoparlantes. Hoy la generosa autorización de la Association des Amis de Robert Brasillach y el empeño editorial de la Librería Europa, de Barcelona, lo ponen a nuestro alcance.

Para quienes no pudieron tener noticia del autor, vale la pena sintetizar que fue escritor, periodista, crítico literario, formado en la École Normale Supérieure de París. Profundamente inmerso en las mejores expresiones culturales de su tiempo, la entreguerra, se alistó como oficial por su patria en la Segunda Guerra Mundial y fue prisionero de los alemanes. Pero sus ancladas convicciones nacionalistas –que surgen interesantísimas en esta novela– resultaron imperdonables a la hora de un juicio que duró una mañana y lo condenó a muerte por delito de opinión, a pesar del pedido de indulto ante el general De Gaulle que firmara la mayor parte de los intelectuales franceses de distintas orientaciones. Salvo Sartre y su mujer, claro. Había cometido el pecado de no adherir a ninguna de las vertientes del pensamiento materialista de su época, y semejante libertad de espíritu lo llevó a ser fusilado a los 34 años.

"Los siete colores" –vale la pena subrayar de entrada que fue escrita antes de empezar la Segunda Guerra– cuenta una profunda y nobilísima historia de amor engarzada en su tiempo, a través de siete distintas formas que puede adquirir el género (relato, cartas, diario, reflexiones, diálogo, documentos y soliloquio), engarzadas de tal modo que difícilmente pudiera imaginarse mejor forma para redactar cada momento. Hay en el conjunto un aire de tragedia clásica que se refuerza por el encabezamiento de cada uno versos del "Polyeucte" de Corneille, a quien Brasillach conocía tan bien como para haberle dedicado un ensayo. Pero, además, todo está contado con un aire liviano que atrapa y acelera la lectura de sus poco más de trescientas páginas de bien visibles caracteres.

La frescura con que se describe de entrada el ambiente parisino de mediados de los años veinte es un anticipo de la honestidad que sigue en el relato de los movimientos previos a la Guerra. Hay entonces un aire de alegre ironía –el juicio confiado de quien, con el pudor de no decirlo, sabe que tiene toda la Fe detrás– propio del Nacionalismo, convertido frecuentemente en ternura al pintar los caracteres, principales o secundarios, en que florece la novela. Novela que, sin forcejeos, no deja cabo suelto alguno hasta la última página.

Pero, además, está la política. Y con ella la descripción luminosa y comprensiva de los movimientos de la época. Así, por ejemplo, ingresa uno a la Italia de las reivindicaciones populares del fascismo. Así Alemania –con todo lo ajena que Brasillach la define para nuestros espíritus latinos– se pinta de colores y de luces que nunca nos dejaron descubrir los grises/verdeoliva de las películas de Hollywood. Así España despliega su ascética nobleza.

Todo relatado con una lúcida madurez difícil de concebir en un autor de treinta años. Todo envuelto en la singular premonición de un destino heroico y trágico.

Los lectores de otros países hispanoparlantes tendrán que tolerar el castellano "argentino" de los traductores, único modo de intentar una versión genuina. Los lectores maduros habrán de ser capaces de saltar notas y citas dirigidas a generaciones contemporáneas, que deberán hacer un esfuerzo para situar acontecimientos disfrazados por mucho tiempo y conocer así a este autor "sulfuroso" para sus enemigos, mártir de la vulgar cultura moderna.

## Brasillach aux enchères

suite de la page 1

vait en vers pour mieux se jouer du contrôle postal et de l'accusation de défaitisme. » On n'a pas fini, décidément, d'emplir le sottisier, avec la commémoration jusqu'en 2018...

Mais, surprise agréable : Villepin évite de cracher sur Brasillach. Les seuls vers qu'il cite dans sa préface sont même du « poète de Fresnes » : « *Mais qu'importe ce que nous fîmes ! / Nos visages, noyés de brumes, / Se ressemblent dans la nuit noire...* »

Pour cela, il lui sera beaucoup pardonné.

R. L. B.



« Robert Chénier », un pseudonyme sans équivoque.

## Brasillach aux enchères : la vente Villepin

Un article m'avait échappé dans le dernier *Bulletin céltien* (c/o Marc Laudelout, Bureau St Lambert, B.P. 77, BE 1200 Bruxelles, 6 euros), c'est celui de David Allior sur la vente de la bibliothèque littéraire de Dominique de Villepin, à Drouot le 28 novembre dernier, sous l'égide de Pierre Bergé. Elle a rapporté 3 millions d'euros, et le catalogue lui-même (tiré à 2 500 ex.) était vendu 50 euros. Marc Laudelout a bien voulu me prêter son exemplaire, et j'ai découvert, à côté de la présence attendue de Malraux et De Gaulle (un volume dédié à Nimier en 1954), ou des Char, Breton, Péret, Eluard, de quelques raretés du XIXe siècle (dont un Blanc de Saint-Bonnet annoté par Bloy), et d'un texte de René Benjamin sur Franco (souligné avec raison qu'à la différence de Musso-

lini et d'Hitler son uniforme n'était pas d'emprunt)... plusieurs écrits de Robert Brasillach.

Il s'agit de vingt lettres autographes, écrites de Fresnes à Maître Isorni, et aussi de la première édition des poèmes en prison, en 1945, intitulés *Barreaux*, signée Robert Chénier, et tirée par Bardèche à 425 exemplaires. Il porte l'*ex-libris* de Maître Charles Filippi, ancien directeur de cabinet de Philippe Henriot, et collaborateur du *Rivage* des années 1990, qui vendit lui-même à la fin de sa vie ses collections à Drouot.

La préface de Dominique de Villepin au catalogue est écrite dans le style nitrobolant qu'on lui connaît : « Lorsque on a grandi sous la chaleur des palétruyers (sic), on ne peut avoir tout à fait le même regard sur le monde...

Un enfant né ailleurs, j'ai vécu et vis encore dans le Tout-Monde, celui qu'a décrit Glissant et qu'avait annoncé Césaire... »

Comme les auteurs du catalogue, il multiplie par ailleurs les propos politiquement corrects, avec exclamation devant une lettre de Göring en 1915 (« lui qui sera 20 ans plus tard le grand seigneur sanguinaire »), révérences à « l'émancipation de l'Homme » (notez la majuscule), à Gandhi et à Martin Luther King. Il est même question, mais en anglais, de « the fascism of the *Action française* », et il y a cette perle, à propos d'une lettre rimée écrite en 1915 aussi par Apollinaire (qui fait un jeu de mots sur l'Obus-Roi) : « Apollinaire écri-

Robert Le Blanc

suite page II

PRÉSENT — Samedi 8 février 2014